

EXCELSIOR

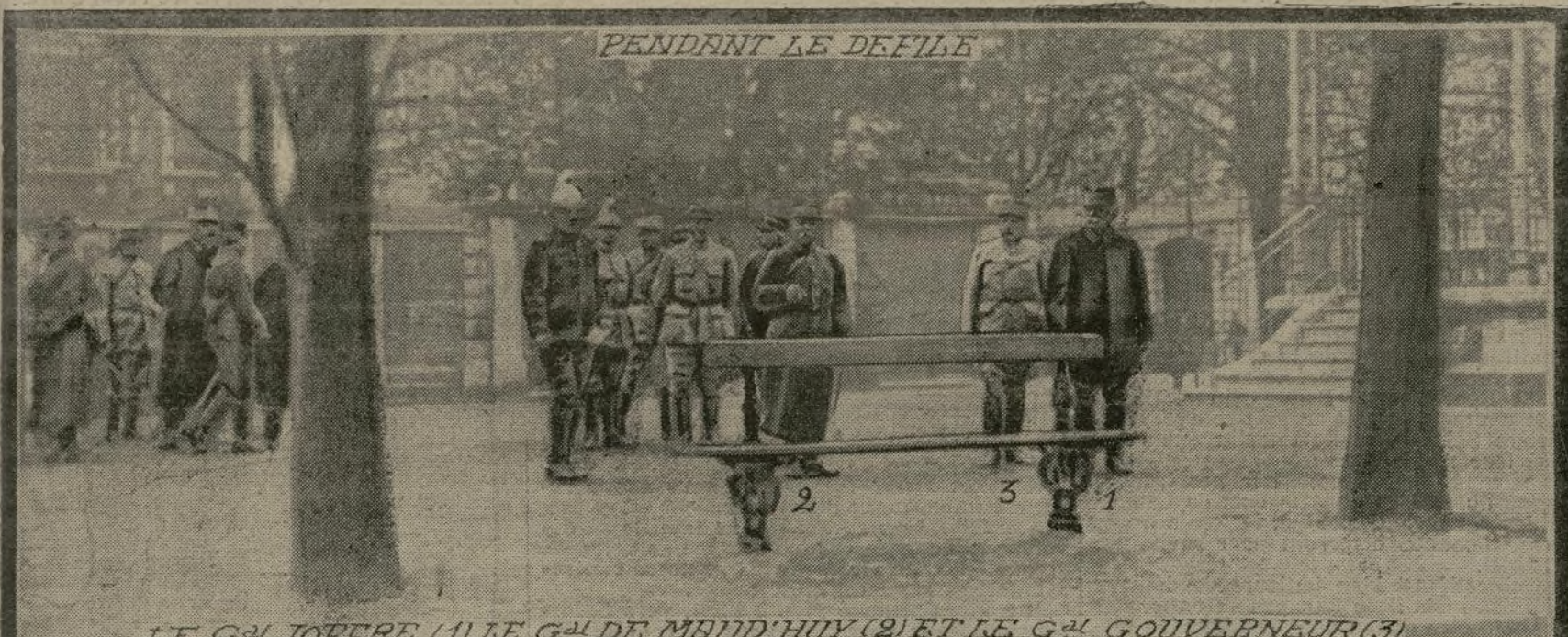
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LE GÉNÉRALISSIME DANS L'EST



LE G^{AL} JOFFRE (1) LE G^{AL} DE MAUD'HUY (2) ET LE G^{AL} GOUVERNEUR (3)



LE GÉNÉRALISSIME (1) SUIVI DU G^{AL} MAUD'HUY (2) PASSE LES TROUPES EN REVUE

Le général Joffre s'est rendu il y a peu de temps à B..., où il a passé en revue les troupes de la garnison. Il y était accompagné par le général de Maud'huy. Notre généralissime a, une fois de plus, admiré la magnifique tenue des troupes qui sont chargées de veiller à la « porte de France ».

La tranchée de Calonne

Les communiqués nous signalent un combat assez vif dans la région des Eparges. Une division tout entière a attaqué nos lignes sur un front de moins d'un kilomètre, vers la tranchée de Calonne. L'emplacement exact n'est pas indiqué. Comme nous sommes toujours maîtres de la crête des Eparges, si âprement disputée, on peut conjecturer que c'est dans la direction de Saint-Rémy et au bois de Saint-Rémy que s'est produite cette nouvelle tentative de l'ennemi.

La tranchée de Calonne est une grande route forestière, qui suit la crête des Côtes Lorraines depuis le fort du Rosetier jusqu'au promontoire d'Hattonchâtel. Les Côtes Lorraines, qui dominent toute la Woëvre, sur la rive droite de la Meuse, forment un saillant très connu à Hattonchâtel. La ligne de crête est à peu près continue et en général plus près de la Woëvre que de la Meuse. Les pentes sont donc très raides, en forme de falaises très découpées, face à l'est, tandis que le versant ouest s'incline vers la Meuse avec plus de douceur. Les Côtes sont couvertes de forêts, avec quelques clairières où végètent de rares villages. La tranchée de Calonne dessert cette région boisée. A peu près en ligne droite, elle est très accidentée et a très peu de vues.

On sait, d'autre part, que le ravin des Eparges forme comme une sorte de golfe étroit, entre la crête principale et une crête avancée qui se termine à la côte des Hures; c'est sur cette crête que les Allemands avaient pris pied dès la fin de septembre, jusqu'à Hattonchâtel. Ils sont maîtres de la forêt de la montagne, dont les débouchés tombent précisément dans le ravin des Eparges, par Dommartin et Saint-Rémy. Il y a donc lieu de croire que c'est dans la clairière Saint-Rémy-Dommartin qu'ils ont organisé leur résistance.

Nous savons, d'autre part, que nos troupes ont gagné du terrain dans le bois de Lamorville. Elles menacent, par là, la seule route dont les Allemands disposent pour ravitailler Saint-Mihiel.

Notre objectif est bien toujours de délivrer Saint-Mihiel, mais il ne faut pas s'étonner des lenteurs de notre action dans ces terrains difficiles des Hauts de Meuse, propices à la défensive. Nous gagnons peu à peu dans la plaine et dans la montagne, et nous finirons bien par rejeter les Allemands hors des Côtes Lorraines.

Général X...

SUR LE FRONT ORIENTAL

Tous les efforts austro-allemands se brisent contre le colosse russe

LONDRES. — On télégraphie de Pétrograd au Daily News :

« D'importants contingents austro-allemands arrivent de Bukovine dans la région du col d'Uzok, et l'armée du général Litzinger, renonçant à forcer la route de Stryj, manifeste une activité extraordinaire contre les positions russes des Karpathes méridionales, qui restent stationnaires. »

« Ce mouvement est probablement entrepris pour obéir aux ordres donnés par le kaiser en vue de soulager immédiatement les positions austro-allemandes le long de la Dunajec, où des forces immenses sont toujours engagées sur chaque rive, surtout dans un duel d'artillerie. »

Le communiqué russe

PÉTROGRAD (Communiqué de l'état-major du généralissime). — Dans la nuit du 23 au 24 avril, des détachements allemands, forts de deux compagnies à un bataillon, ont tenté, à plusieurs reprises, d'attaquer nos positions avancées dans la région entre Calvaria et Ludwinow; leurs attaques ont été aisément repoussées par notre feu. Les troupes ennemies qui effectuaient une de ces attaques ont été mises en déroute et se sont enfuies.

Le matin du 24 avril, nos avions ont effectué un raid heureux sur la gare de Neidemburg, où ils ont provoqué plusieurs incendies et causé la destruction d'un des bâtiments.

Dans les Karpathes, l'intensité du feu de l'artillerie ennemie a augmenté ces temps derniers sur l'ensemble du front, où auraient été amenées de nouvelles unités d'artillerie lourde.

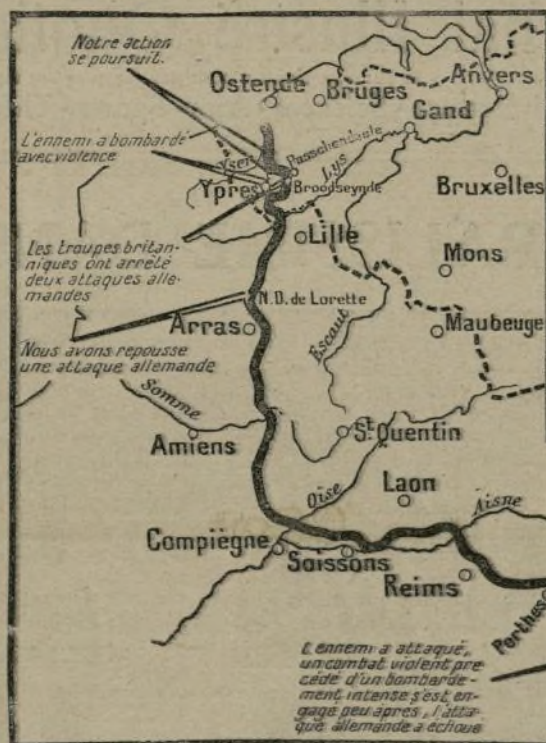
Dans la nuit du 23 au 24 avril, l'ennemi a prononcé une série d'attaques dans la région du col d'Uzok; nous avons repoussé ces attaques par la fusillade et à coups de grenades à main, infligeant à l'assaillant de très grandes pertes.

Sur les autres secteurs de tout notre front, aucun changement essentiel. Canonnade et fusillade d'intensité variable alternant par endroits avec de petits engagements entre détachements avancés.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 26 avril (267^e jour de la guerre)

15 HEURES. — En Belgique, deux attaques allemandes débouchant de Paschendaele et de Broissinde ont été arrêtées par les troupes britanniques. L'ennemi a alors bombardé



Ypres avec violence. Notre action se poursuit le long du canal de l'Yser.

A Notre-Dame-de-Lorette, nous avons repoussé une attaque allemande.

Sur les Hauts de Meuse, la bataille se développe; l'attaque sur la tranchée de Calonne, signalée hier, a été enrayée par notre contre-attaque, et l'ennemi a été rejeté.

Il a alors attaqué plus à l'est, vers Saint-Rémy, visant manifestement la reprise des Eparges. Un combat violent, précédé d'un bombardement intense, s'est engagé peu après sur les pentes est de cette position. L'attaque allemande a échoué.

23 HEURES. — Au nord d'Ypres, nous avons fait sur la gauche du front de combat des progrès très sensibles et refoulé l'ennemi en lui infligeant de grosses pertes. Les Allemands se sont de nouveau servis de gaz asphyxiants, mais un moyen de protection a été mis en service qui a donné les meilleurs résultats chez nos alliés belges et chez nous.

La guerre aérienne

Deux de moins

LONDRES. — On mande de Mytilène au Times, à la date du 24 avril, que les deux avions allemands qui avaient jeté des bombes sur Ténédos auraient été abattus. On ignore le sort des aviateurs.

Beaucoup de bruit pour rien

CETTIGNÉ. — Deux avions autrichiens ont lancé, ce matin, une grande quantité de bombes sur la gare d'Antivari, ainsi que sur la voie ferrée. Ils n'ont occasionné aucun dégât.

Deux autres avions ont volé sur Plavitzka, Rieka et Cettigné.

Plavitzka a été bombardé sans résultat.

Nouveau bombardement aérien de Cassel

CASSEL. — La ville de Cassel a reçu de nouveau la visite d'un taube, qui venait de l'ouest et lança deux bombes sur le territoire de Bavinhove.

Puis, tournant autour de la ville, il jeta neuf bombes qui toutes tombèrent dans les champs sans occasionner aucun dégât. Après cet exploit, le taube, chassé par les défenseurs vigilants, s'en fut vers le nord-est.

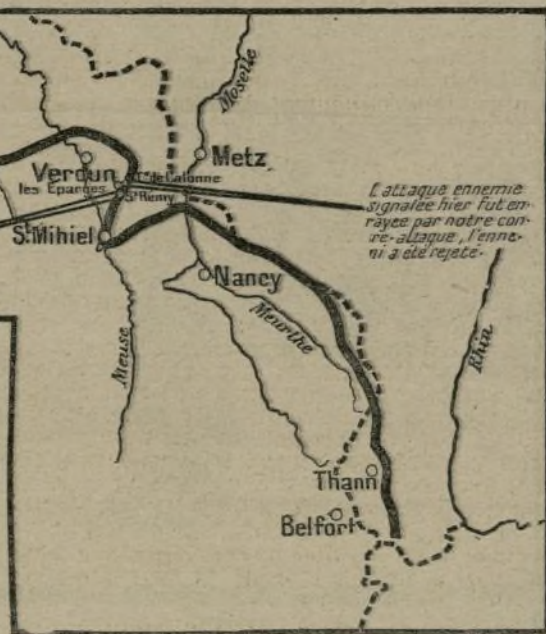
Ils bombardent les hôpitaux

SAINT-DIÉ. — Mardi, de midi 45 à 13 heures, l'artillerie allemande a lancé vingt-quatre bombes sur Saint-Dié. C'est un des hôpitaux qui lui servit manifestement de cible. Cinq obus l'atteignirent, dont deux seulement frappèrent les bâtiments; sept autres projectiles tombèrent dans son voisinage immédiat, à une distance peu élevée. Les autres obus furent également tirés dans cette direction, mais s'égarèrent un peu plus au nord ou un peu plus au sud, causant des dégâts matériels peu importants à trois immeubles.

Un vif combat d'infanterie s'est livré près de Fay, au nord de Chaulnes, pour la possession d'un entonnoir provoqué par l'explosion d'une mine allemande; nos troupes en ont délogé l'ennemi et s'y sont maintenues, malgré deux contre-attaques.

En Champagne, près de Beauséjour, les Allemands ont tenté une attaque qui a été immédiatement arrêtée.

Sur les Hauts de Meuse, les attaques allemandes sur le front Eparges-Saint-Rémy-tranchée de Calonne ont subi un échec complet. Malgré l'extrême violence de l'effort allemand nous sommes restés maîtres de la totalité de la position des Eparges, dont les pentes sont couvertes de cadavres ennemis. A la tranchée de Calonne, notre recul d'avant-hier, qui a été momentané et ne nous a coûté la perte d'aucun canon, a été immédiatement suivi de contre-attaques heureuses de notre part. Les Allemands avaient donné l'assaut avec au moins deux divisions.



Dans les Vosges, l'ennemi, après un bombardement d'une extrême intensité, a réussi à prendre pied au sommet de l'Hartmannsviller; nous occupons, à cent mètres environ de ce sommet, les positions où nous avait conduits notre attaque du 23 mars; c'est de ces positions que nous étions partis le 25 pour enlever le sommet par un assaut de sept minutes.

La guerre sur mer

Mystérieux naufrage d'un vapeur autrichien

On mande de Berne, 23 courant, au Morning Post :

« D'après une dépêche de Trieste, un vapeur, chargé d'approvisionnements pour les troupes, a coulé subitement dans le port de Cattaro. Les autorités militaires de Trieste disent que la perte de ce navire est due à un acte de trahison italien. »

Le « Triumph » légèrement avarié

MALTE. — Le cuirassé anglais Triumph a été atteint par trois obus d'une batterie de côte, tandis qu'il bombardait une position turque près de Gallipoli.

Il n'a subi que des dégâts insignifiants et n'a eu que deux blessés.

Un vapeur norvégien coulé

LONDRES. — Le vapeur norvégien Caprivi, allant de Baltimore à Christiania, a été coulé par une mine ou par une torpille, le 23 avril au soir, à 15 milles de Toreyisland, sur la côte nord d'Irlande. Il a coulé au bout de cinq heures. L'équipage a été sauvé et a été débarqué à Inishtrahull.

Un chalutier qui échappe belle

LONDRES. — Une dépêche du Lloyd, de Tyne-mouth, annonce que le chalutier anglais Envooy, sur lequel un sous-marin allemand a lancé un obus le 21 courant, au large d'Aberdeen, a été remorqué aujourd'hui dans la Tyne.

Les pertes britanniques à l'attaque de la cote 60

LONDRES. — La liste officielle des pertes britanniques, publiée aujourd'hui, comprend les noms de 98 officiers, dont la plupart paraissent avoir participé à l'heureuse attaque de la cote 60, au début de la semaine dernière; 37 d'entre eux figurent comme tués, ou morts des suites de leurs blessures; 61 comme blessés.

NOS LEADERS

L'Agence Wolfftaire

Depuis que la Prusse est entrée dans les affaires européennes, c'est-à-dire depuis quelque cent quatre-vingts ans, elle a compris le parti qu'il y avait à tirer de l'opinion publique et elle s'est exercée à tenter toutes les voies pour s'en assurer la disposition. Il faut bien reconnaître qu'elle est presque constamment parvenue à se garantir une bonne presse au moins cher possible.

Son début fut un coup de maître. Frédéric II, encore prince royal, conquiert presque gratuitement la sympathie, les louanges, la collaboration même du plus étonnant journaliste qu'il y eût en France : journaliste en prose et en vers, journaliste au théâtre comique ou tragique, journaliste dont les premiers Cîrey, les premiers Paris, les premiers Ferney, dosés et distribués avec une habileté sans pareille, décochés juste sur le but utile, pronés, copiés, réécrits, ressassés, étaient partout attendus et désirés, pénétraient partout, d'autant plus précieux aux lecteurs que leur communication paraissait une faveur, qu'ils circulaient manuscrits ou tout au plus clandestinement imprimés.

Cet Arouet était un bourgeois de Paris. Il était du type anarchiste spirituel, et l'on sait que rien n'est mieux accueilli dans les salons. Avec deux lettres, une profession de foi d'athéisme et moyennant qu'il le flattât à tour de bras, Frédéric en fit son homme, son prôneur et son trompette. Voltaire lui amena tout ce qui se vantait d'être philosophe, de détester et de honnir la religion et la morale catholiques. Il n'en coûta à Frédéric que quelques vagues pensions, l'acquisition d'une centaine de volumes et de plusieurs tableaux, moyennant quoi il fut loué, prôné, exalté, présenté au monde entier comme le roi par excellence, le roi philosophe.

Il fut interdit, comme par un rit, de parler mal du Salomon, de l'Alexandre du Nord, du roi des Sages, surtout de l'ennemi du Pape... Et, durant des années et des années, il fut acquis — ne l'est-il pas encore pour quelques-uns? — que le seul allié que pût et dût avoir la France libérale, la France des philosophes, c'était la Prusse.

L'injustice, la passion, la traditionnelle puissance du mensonge ont permis de dissimuler le rôle qu'a joué la presse dite libérale au début de la crise de 1870 : l'historien digne de ce nom qui, sans être inféodé à aucun parti, ni influencé par aucune haine, s'efforcera de déterminer quelles parts de responsabilité reviennent, dans les origines de cette guerre, au souverain, au ministre constitutionnellement responsable, aux Chambres, à la presse et à la population, s'étonnera de trouver dans les journaux du parti philosophique des polémiques qui faisaient le jeu de l'Allemagne, des attaques qui la servaient, des renseignements qui guidaient ses troupes.

On trouve partout dans la presse de 70 la main de l'Allemagne et ceux qui, remuant le fumier parlementaire de ces quarante dernières années, rechercheront quels agents de corruption et de décomposition ont été employés contre nous, ne devront-ils pas découvrir d'abord les comptes secrets du *Fonds des Reptiles*? Ainsi s'expliqueront bien des mouvements d'opinion, bien des créations de journaux suspects, bien des provocations au pacifisme, à l'antipatriotisme, à l'internationalisme, bien des campagnes contre l'armée, ses chefs, son organisation, son recrutement...

A présent, en France, il n'est pour ainsi dire plus de traces des influences germaniques ; sans doute peut-on s'étonner du ton de deux ou trois journalistes pour qui le patriotisme est une tare et qui reprochent à des écrivains français de ne point ménager comme il conviendrait l'amour-propre allemand, mais leur germanophilie est affaire de famille.

Sauf ceux-là, en faveur desquels on plaide l'inconscience, l'aberration mentale, la dégénérescence accidentelle et dont on vante bizarrement la probité pécuniaire, il n'est pour ainsi dire pas un écrivain français qui n'ait, aux mensonges germaniques, opposé les protestations de sa conscience et l'effort de la vérité. Il n'en est point qui n'ait, dans la mesure de son intelligence, coopéré aux œuvres entreprises pour détromper les Neutres. Qu'ils relèvent de la Sorbonne ou de l'Institut catholique, qu'ils soient catholiques ou libres penseurs, protestants ou israélites, tous ceux qui parlent, tous ceux qui écrivent ont, dans des conférences, des tracts, des volumes, dans les journaux et dans les revues, affirmé leur mépris des mensonges allemands, leur foi dans la civilisation, leur certitude de la victoire ; ils ont dit et ils disent comment la France est grande par la science, combien elle est, par le génie de la découverte, supérieure à l'Allemagne ; ils ont

dit et ils disent combien elle est grande par la foi, à quelles hauteurs sublimes les hommes, de dix-sept à cinquante ans, c'est-à-dire tous, sauf les enfants et les vieillards, ont su s'élever et se maintenir, et il sort de tous ces petits livres la plus admirable constatation de l'unité nationale : unité de foi patriotique, recevant des études, des doctrines, des convictions de chacun, une somptueuse diversité.

Espérons que c'est fini en France de l'agence Wolff. Au moins peut-on s'estimer heureux qu'elle soit tombée en sommeil.

Dors-tu content, Wolfftaire?...

Frédéric Masson,

de l'Académie française.

En attendant...

Le seul moyen

« Après la guerre, la France aura besoin d'avoir plus d'enfants pour réparer ses pertes et pouvoir profiter de la place que sa victoire lui aura faite au soleil. Mais dans les conditions actuelles de la vie sociale, c'est la communauté qui a intérêt à maintenir le niveau de la natalité, ou du moins à l'empêcher de descendre au-dessous d'un certain degré. L'individu s'en préoccupe moins, ou même s'en préoccupe en sens contraire : il réclame le droit de vivre pour lui, le mieux possible. Par conséquent, si la communauté veut des enfants, il faut qu'elle les paie. »

C'est ainsi que je m'exprimais, il y a quelques jours, et il faut croire que la question intéresse pas mal de nos concitoyens, puisqu'un assez grand nombre des lecteurs d'Excelsior m'ont écrit pour me faire part de leurs observations.

Presque tous veulent bien approuver ma solution du problème ; ils trouvent que c'est le moyen, le vrai moyen ; mais tous y ajoutent quelque chose : la répression de l'alcoolisme, la lutte contre la mortalité infantile, l'amélioration des logements ouvriers, et beaucoup d'autres remèdes encore.

Je leur fais toutes mes excuses de les décevoir, mais je suis parfaitement résolu à n'adopter aucune de ces propositions, à les passer cyniquement sous silence, à étouffer la voix de mes correspondants. S'ils veulent bien m'accorder une petite minute d'attention, j'espère qu'ils ne m'en voudront pas :

Nous sommes devant le Parlement, et nous lui disons : « Il faut faire quelque chose pour encourager la natalité, c'est une question de vie ou de mort pour le pays. » Le Parlement répond : « Vous avez raison. Mon Dieu, comme vous avez donc raison ! Mais que faire ? » Là-dessus, nous parlons tous à la fois. Moi, je dis qu'il faut accorder à chaque enfant au-dessous de treize ans ce qu'on donne aux vieux ouvriers : 300 francs par an. Vous, vous réclamez la suppression de l'alcoolisme. Vous, des mesures pour réduire la mortalité infantile. Vous, des lois contre l'infanticide et tout ce qui s'ensuit ou s'en rapproche. Et alors, que se passe-t-il ?

Il ne faut dire ni trop de mal ni trop de bien des parlementaires. Ce ne sont ni des génies, ni des serins. Ils raisonnent comme vous et moi. Il y a quelqu'un qui leur demande de l'argent, et vous, à côté, qui ne réclamez que des dispositions légales, lesquelles ne coûtent rien. Vous pensez si ces parlementaires prennent la balle au bond : ils déclarent que ces dispositions légales suffiront parfaitement, et ils éliminent la seule mesure radicale et efficiente.

Voilà pourquoi je répéterai toujours : « Si vous voulez des enfants, payez-les ! » Et je ne dirai jamais autre chose, jamais, jamais !

Pierre Mille.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



DERNIERS PRÉPARATIFS DE L'ITALIE

— Vous voulez donc que je vous déteste encore plus que les Anglais... (Bour.)

Échos

Rue Radziwill.

Une file, longue, au pied d'un mur. Des femmes qui dialoguent pour passer le temps. Chacune porte un paquet carré, et tous ces paquets se ressemblent. Ils sont combinés pour trouver grâce devant le même règlement. On a bien vite fait connaissance : on vient là pour les mêmes raisons :

— Le vôtre est dans l'Est ?

— Non, du côté d'Ypres.

— En somme, ça leur arrive assez vite.

— Mettez-vous à la suite, mesdames, mettez-vous à la suite, objecte l'agent paternel à quelques nouvelles venues trop pressées d'entrer.

— Quand n'enverrons-nous plus de paquets ?

— Dieu le sait.

Il faut aller rue Radziwill voir les épouses, les grandes sœurs, les mamans et les fiancées, déposant leurs colis pour le front. C'est un des aspects du Paris de la guerre.

Enorme !

Il vient d'être créé, en Allemagne, à gros capital — non encore appelé, il est vrai — une société immobilière pour la reconstruction des maisons détruites au cours de la guerre. C'est dire qu'aussitôt les préliminaires de paix ces gens-là vont risquer la démarche insolente de franchir leur frontière — à nouveau — avec des plans, des devis et essayer de ramasser dans Senlis, dans Sermaize, dans les moindres villages, des affaires !

Ayons l'œil, et, devant ces impudents bâtisseurs, dressons un mur !

Trop d'esprit.

C'était il y a quelques jours à peine, dans l'un de ces joyeux restaurants que la Préfecture vient de fermer pour ce que l'on pourrait appeler leur manque de dignité. Un joyeux convive qui, de ses propos, égayait toutes les tables, s'entend proposer, par le garçon, la suite du menu :

— Maintenant, comme entremets, ce sont des pommes cuites à la crème.

Le loustic, en veine d'esprit, répond, et chacun de rire :

— Ah ! très bien ! Alors, servez-m'en beaucoup, mais sans pomme ni crème !

— Parfaitement, monsieur.

Impassible, le garçon s'en va et revient avec une assiette où il y a un peu de sucre en poudre et une petite cuiller. On rit tout alentour, et le plaisantin plus que tout le monde.

A l'heure de la note, toutefois, les pommes à la crème étaient comptées, dans le total, pour 2 fr. 50. Le joyeux convive paya sans sourciller, mais, cette fois, dans la folle gaieté ambiante, il était le seul à ne pas rire.

Au cantonnement.

La compagnie s'établit dans son cantonnement, et, en plein air, faute de locaux convenables, le cuisinier installe ses marmites. Un poilu s'approche, et, au maître-coq, fait constater que « ce n'est tout de même pas des manières de faire la soupe des soldats dans la rue quand il y a un vent pareil qui met au moins deux kilos de poussière dans le rata ».

Lors, le cuisinier, très digne :

— Va-t'en de là, toi, te mêle pas de mes oignons. Tu n'es chargé que d'une chose : c'est de défendre la terre de la patrie.

Mais le poilu, désignant un tourbillon de poussière qui roule vers les fourneaux :

— La terre de la patrie... c'est entendu. Mais je ne suis tout de même pas chargé de la bouffer.

Une conséquence.

Si l'Italie — comme on l'assure — « s'en mêle » bientôt, un problème se posera dont, au reste, la solution sera vite trouvée. Beaucoup de princes de la maison d'Italie se sont vu conférer des grades dans l'armée allemande, au temps de la Triple-Alliance. Le roi est colonel d'un régiment de hussards ; le duc de Gênes, amiral de la flotte germanique ; le duc des Abruzzes y est contre-amiral ; le duc d'Aoste est colonel d'un régiment de la garde impériale ; le comte de Turin est colonel des cuirassiers de la garde ; la reine Marguerite elle-même, avec le grade de lieutenant-colonel, commande le 10^e bataillon des chasseurs wurtembergeois. Son portrait figure dans la salle d'honneur de ce régiment.

Tous ces « gradés honoraires », dit-on, seraient en train de rédiger leur démission.

L'esprit des autres.

Le *Globe* constate : « Aujourd'hui que les censeurs — en avril ! — viennent de nous permettre de lire un télégramme relatant certains faits survenus au Cameroun en janvier dernier, nous pouvons nous attendre à nous voir communiquer en juin prochain des prévisions faites en février et qui annonçaient la fin de la guerre pour le mois de mars. »

A propos des nombreux prisonniers faits aux Allemands et aux Autrichiens par nos alliés les Russes, le *New York Press* s'exclame : « Encore cent mille prisonniers !!! Ce n'est plus une guerre, c'est une immigration ! »

Le Veilleur

DERNIÈRE HEURE

LA TENSION AUSTRO-ITALIENNE

La réouverture de la Chambre italienne ne sera pas prorogée

ROME, 26 avril. — Hier, le bruit avait couru que la réouverture de la Chambre, qui doit avoir lieu le 12 mai, avait été prorogée. Une note officielle dément aujourd'hui ce bruit, précisant que la situation actuelle ne justifierait aucunement pareille mesure.

« D'ailleurs le ministère, continue la note, n'a pas à craindre les attaques des giolittiens, qui reconnaissent eux-mêmes que M. Salandra suit la politique préconisée par leur chef, et qu'il s'efforce de réaliser les aspirations italiennes sans coup férir; mais, en cas d'échec des négociations, il est décidé à ne pas conserver une neutralité à outrance. »

Les dernières cartouches de M. de Bülow

ROME (Dépêche particulière d'« Excelsior »). — Le prince de Bülow tire ses dernières cartouches. Il est retourné à la Consulta et il fait dire par ses amis qu'il avait obtenu « tout ce qu'il espérait en arrivant trop tard à Rome », rejetant ainsi sur M. de Flotow, son prédécesseur, l'insuccès de sa mission. Il s'emploie, d'autre part, à faire accrédi-ter par ses invités et par les journaux à sa solde les bruits les plus contradictoires.

En attendant, on apprend que, vendredi soir, eut lieu, à l'ambassade d'Autriche, une réunion à laquelle participèrent le prince de Bülow, le baron Macchio, ambassadeur d'Autriche, et les conseillers des deux ambassades. La réunion fut consacrée à la rédaction d'une longue dépêche au gouvernement austro-hongrois, dans laquelle sont énoncées les dernières demandes italiennes et à laquelle on exige une réponse explicite et définitive. Le prince de Bülow ne s'est pas borné à la transmission des demandes de M. Sonnino, mais il ajouta le conseil de céder immédiatement.

Or, en admettant même que le cabinet de Vienne accueille favorablement l'appel du prince de Bülow, il restera toujours à résoudre une double question : la modalité de la cession et les garanties que l'Allemagne et l'Autriche pensent donner. Devant cet obstacle, tout l'édifice créé par le prince de Bülow s'écroulera comme un château de cartes.

On craint un débarquement à Trieste

VENISE. — Les autorités militaires de Trieste, craignant une attaque par mer contre cette ville, ont fait évacuer, samedi, les hôpitaux et arborer les drapeaux de la Croix-Rouge. D'autre part, on pousse fiévreusement les préparatifs pour mettre Trieste en état de défense.

Les radiotélégrammes entre l'Italie et le Monténégro.

ROME. — Depuis quelque temps, les radiotélégrammes échangés entre l'Italie et l'Antivari subissaient des altérations qui en rendaient la lecture difficile et quelquefois impossible. Après enquête, on a pu établir que ces altérations étaient dues à des agents autrichiens, si bien que le service télégraphique entre l'Italie et le Monténégro passera désormais par une autre voie.

Les espions

MILAN. — La police milanaise a opéré ces jours-ci des perquisitions dans les appartements de plusieurs sujets austro-allemands qui occupent de hautes situations auprès de certaines banques italiennes.

Des documents très compromettants ont été saisis. Plusieurs de ces personnages ont été immédiatement expulsés.

« Le sang allemand coule à torrents et nul ne sait pour qui on se bat »

Extrait de lettres trouvées sur des prisonniers faits aux Eparges. Ces lettres ont été écrites en polonais et proviennent de différentes localités de la province de Posen :

... Il commence à faire très beau chez nous, mais rien ne me fait plaisir. Peut-on penser au beau temps alors que les esprits sont absorbés par cette horrible guerre? Le sang de nos frères coule à torrents, sans savoir pourquoi. N'est-ce pas, cher Sylvestre, que toi et tes camarades vous ne savez pas pour qui vous vous battez et pour qui vous versez votre sang? On raconte dans nos campagnes que la guerre durera au plus deux mois, on dit qu'un peuple venant de l'Orient va occuper bientôt toutes les terres polonaises et les réunir sous sa domination. Que Dieu fasse que cela soit vrai; que ce peuple arrive au plus vite, qu'il vienne nous délivrer, que nous soyons enfin heureux et tranquilles.

L'ATTAQUE DES DARDANELLES

Le corps expéditionnaire débarque dans la presqu'île de Gallipoli

LONDRES. — Le corps expéditionnaire anglo-français, qui a quitté l'Égypte, sous le commandement de sir Jean Hamilton, a commencé à coopérer, avec les flottes alliées, à l'attaque des Dardanelles.

Un communiqué de l'Amirauté et du ministère de la Guerre dit que l'attaque générale contre les Dardanelles a été reprise hier par la flotte alliée.

Le débarquement de l'armée, protégé par la flotte, a commencé, avant le lever du soleil, sur plusieurs points de la presqu'île de Gallipoli et, en dépit d'une opposition sérieuse de l'ennemi, retranché derrière des défenses que protégeaient des fils de fer barbelés, il a eu lieu avec un succès complet.

Avant la tombée de la nuit, des forces considérables étaient déjà installées sur le rivage. Le débarquement de l'armée et la marche en avant se poursuivent. (Havas.)

Un fonctionnaire belge passé par les armes

AMSTERDAM. — Le *Telegraaf* annonce que la Cour martiale a condamné à mort M. Lenoir, fonctionnaire des chemins de fer belges, accusé d'avoir donné des renseignements aux alliés sur la marche des trains.

Dénoncé, M. Lenoir fut amené à Gand, livré à la Cour martiale et exécuté au château de Graven.

Le *Telegraaf* ajoute que des démonstrations antiallemandes ont eu lieu pendant l'inhumation du corps et que la cavalerie allemande a dû disperser la foule. Mme Lenoir a été arrêtée et emmenée en Allemagne.

Un Taube chassé de Belfort

BELFORT. — Cet après-midi encore, vers quatre heures, un taube est venu voler au-dessus de Belfort. Canonné par les forts, il a dû, comme celui d'hier, s'éloigner en hâte, sans pouvoir lancer de bombes.

Un Zeppelin au-dessus des îles Schiermonnikoog

AMSTERDAM. — Un zeppelin a survolé ce matin l'extrémité nord des îles Schiermonnikoog, se dirigeant vers l'Ouest.

La fin d'un dirigeable allemand

AMSTERDAM. — Le *Telegraaf* apprend qu'au cours de la récente attaque de l'aérodrome de Gontrode par les aviateurs alliés un Zeppelin a été détruit.

Le meilleur aviateur autrichien prisonnier des Russes

On apprend aujourd'hui que le meilleur des officiers aviateurs autrichiens, le capitaine von Blaschke, est prisonnier des Russes.

Le capitaine von Blaschke, qui est âgé de trente-cinq ans, avait, dans les dernières années, joué un rôle prépondérant dans toutes les manifestations aéronautiques autrichiennes.

En juin 1912, lors de la course Berlin-Vienne, il avait pris, étant officier, le pseudonyme de von Caskay, le nom de sa femme, pour pouvoir concourir.

Il pilotait un biplan Lohner, avec le lieutenant Rittner comme passager. Il avait été battu par l'ingénieur Helmut Hirth, mais seulement par suite d'une panne de moteur à 10 kilomètres du but et so. vol Berlin-Vienne avait été, sauf cet accident, supérieur à celui de Hirth.

Il était le plus connu et le plus émérite des pilotes de l'armée austro-hongroise. (Havas.)

La Norvège a repêché 300 mines flottantes

CHRISTIANIA. — Du *Nationaltidende* :

« La Norvège a recueilli jusqu'à présent 300 mines flottantes dont une partie a été amenée par les marées sur la côte est, et l'autre partie repêchée au large. Les mines ont été rassemblées dans les ports de la marine, et l'on a procédé à l'enlèvement de leur charge explosive. La poudre sera utilisée et on estime en général que les mines allemandes pourront être employées pour la défense de la Norvège. »

LE PRESIDENT AUX ARMEES

M. Poincaré harangue les régiments de formation nouvelle

Le président de la République, accompagné du ministre de la Guerre, a quitté Paris samedi soir et a passé les journées de dimanche et de lundi au milieu des armées qui opèrent, soit entre l'Oise et l'Aisne, soit dans la vallée de cette dernière rivière.

Au cours de cette tournée, il a conféré des croix de la Légion d'honneur et des médailles militaires à un certain nombre d'officiers et de soldats, signalés au gouvernement de la République par le général en chef.

Il a, en outre, remis des drapeaux à des régiments de formation nouvelle. Cette remise a eu lieu avec le cérémonial accoutumé en présence du ministre, du général Joffre et du général Dubois.

Le président a prononcé, à cette occasion, l'allocution suivante :

Officiers, sous-officiers et soldats, j'apporte à vos formations nouvelles le salut cordial de la patrie.

Recrutés tout à la fois dans les régions du Nord, du Centre et du Midi, vos régiments reflètent en leur constitution l'étroite solidarité des diverses parties du pays.

Composés de jeunes gens et d'anciens, ils rapprochent intimement dans le même devoir et dans les mêmes espérances les générations successives et montrent, en d'éloquentes exemples, que l'unité de la France est indestructible dans le temps comme elle l'est dans l'espace.

Au nom de cette France indivisible et immortelle, que beaucoup d'entre vous défendent déjà si vaillamment depuis plusieurs mois et pour qui les autres brûlent d'aller combattre à leur tour, je vous confie les drapeaux, qui seront désormais votre signe de ralliement et que vous conduirez bientôt à la victoire.

Gardez les yeux fixés sur ces trois couleurs. Elles sont l'emblème de l'honneur militaire et de l'indépendance nationale. Elles symbolisent tout ce que vous avez aujourd'hui à sauvegarder ou à venger d'un ennemi déjà paralysé, avant d'être abattu; vos foyers, où vous rentrerez un jour, illuminés de gloire; vos vieux pères, vos mères, vos femmes, vos enfants, qui vous suppléent, avec un tranquille courage, dans les travaux des champs ou de l'atelier; et aussi les provinces qui nous ont été arrachées autrefois par la violence et qui attendent leur libération; et aussi le grand passé dont vous êtes les dignes héritiers, et le dépôt sacré de nos traditions, et le libre génie de notre race, et l'avenir de notre civilisation.

La splendide armée où vous allez prendre place sait qu'elle se bat pour le salut de la France et pour la liberté du monde. C'est la conscience très claire de cette noble mission qui lui a donné une foi si robuste et des élans sublimes. Allez, mes amis, grossir le nombre de ces héros et recevez ici, avec les vœux de votre général en chef et avec l'expression de ma reconnaissante admiration, les vives félicitations du gouvernement de la République.

Hier matin, le président est allé, avec le ministre de la Guerre et le général Dubois, voir l'organisation de nos lignes de défense sur les deux rives de l'Aisne, entre Compiègne et Soissons. L'après-midi, il a passé en revue, près de ses cantonnements, une division territoriale, dont il a vivement admiré l'excellente tenue. Il est rentré à Paris, avec le ministre, à la fin de la journée.

Les Allemands se préparent à évacuer Plotzk

Du *Novoié Vremia*, 15 avril :

« Des habitants de Plotzk, ayant réussi à arriver à Varsovie, en traversant les lignes allemandes, racontent que les Allemands font partout des préparatifs de retraite. On évacue en hâte les blessés en traitement dans les hôpitaux de la ville.

« Dans les villages et les campagnes environnantes, on « réquisitionne » des locomotives, des machines agricoles et des instruments aratoires. Tout ce butin est chargé sur des chalands et dirigé sur Dantzig et Thorn. »

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

La Presse française et étrangère

La "défaite" de la natalité française

De M. Ch. Chenu, au Gaulois :

La flamme du patriotisme brûle trop ardente pour qu'elle s'éteigne le soir de la dernière bataille. Nous aurons pris l'habitude de la victoire. Nous n'accepterons plus l'humiliante défaite que nous dénoncent les statistiques. Voulant une France toujours plus grande, ayant pour elle versé leur sang, ayant vu pour elle mourir amis et frères, nos enfants ne se résigneront pas à l'infirmité du sacrifice. Ils ne sépareront plus leurs intérêts de ceux de la nation : ils lui restitueront sa fécondité. Les tranchées leur auront enseigné l'art de réparer les brèches : ils répareront celle que l'égoïsme individuel du temps de paix et les deuils de la guerre ont ouverte au flanc de la France dépeuplée.

Le sucre cher

De la Bataille Syndicaliste :

Le prix des matières premières n'a pas augmenté au point qu'on puisse se retrancher derrière. Nous voulons bien croire que les épiciers, coopératives et autres qui vendent du sucre ne doivent pas être tenues pour responsables de cette élévation. Nous sommes même certains que les bénéfices qu'elles réalisent de ce fait sont minimes, voire inexistantes. Il n'empêche que les ménagères paient le sucre, dont elles ont besoin, vingt-quatre sous le kilo, ce qui, on est bien forcé de le reconnaître, est un peu cher.

Le dixième mois

De M. Henry Bérenger, dans Paris-Midi :

Comment ne pas saluer avec joie, au dixième mois de la guerre, l'entrée en ligne des peuples latins, comme l'Italie et la Roumanie, qui vont nous aider à délivrer le droit et à équilibrer l'Europe ? Ainsi cette guerre ne sera pas le jugement de Dieu, comme on l'entendait au moyen âge, mais le jugement de l'humanité, qui anéantira les impérialismes félons pour leur substituer l'ordre collectif des indépendances nationales.

Le levier d'émulation

Du journal le Bâtiment :

Pour n'avoir jamais considéré la paix européenne que comme une trêve dont la durée ne dépendait que de leur empereur, pour avoir toujours considéré l'étranger comme un ennemi, les Allemands ont eu présente à l'esprit la nécessité de ne pas se dévorer entre eux. Ce que l'orgueil et l'ambition la plus déréglée faisaient faire à nos ennemis, faisons-le, nous, par le juste sentiment de nos devoirs et de la place qu'il nous faut tenir dans le monde.

Que notre concurrence intérieure nous soit un levier d'émulation, mais qu'elle n'arrive jamais à nous réduire devant l'ennemi à l'état d'individualités jalouses et impuissantes. L'énergie que les barbares ont puisée dans leur sauvagerie naturelle et leur haine du genre humain, nous la puiserons, nous, dans l'indignation que causent leurs crimes et leur folie d'invasion, d'étouffement universel.

Sur les routes de l'air

Du Courrier de l'Armée belge :

Du 160 à l'heure ? C'est à peine croyable. Et, cependant, c'est à vitesse moyenne de nos avions chargés des reconnaissances. Qui eût osé penser, il n'y a que quelques années encore, que l'on eût jamais atteint de pareilles courses vertigineuses ? Depuis l'ouverture des hostilités, il est vrai, les Alliés se sont évertués à accélérer l'allure de leurs flottilles aériennes. Comme on voit, ils y ont pleinement réussi.

Qui leur a parlé de cela ?

De la Gazette de l'Allemagne du Nord :

De tous côtés nous arrivent les échos de bruits d'une prochaine paix séparée avec l'Angleterre. Aucun homme sensé ne peut imaginer que l'Allemagne traitera séparément avec n'importe lequel de ses ennemis pour aboutir à une paix prématurée, surtout dans la situation exceptionnelle où l'Allemagne se trouve.

L'invasion serbe est imminente

Du Daily Express :

La défaite générale et absolue de nos ennemis en Bulgarie a aggravé toute la situation de l'armée austro-allemande.

Le plan de l'état-major général austro-allemand, qui consistait à obliger les Russes à envoyer des forces considérables en Bulgarie et à affaiblir ainsi l'armée des Karpathes, a complètement échoué.

A l'heure actuelle, où l'invasion de la Hongrie est en voie de réalisation, les Autrichiens se sont rendu compte que, depuis leur défaite totale dans les Karpathes, ils sont absolument impuissants à entreprendre une offensive contre la Serbie, et ils sont simplement préoccupés de protéger leur frontière méridionale (avec des divisions de landsturm) contre l'invasion serbe, qui est imminente.

La version allemande

d'après le "Times"

Les dix commandements allemands

La direction du Métropolitain de Berlin a dressé une liste de « dix commandements de guerre », liste affichée dans toutes les voitures. Voici l'esprit de ces dix commandements :

- 1° Ne mange pas plus qu'il n'est nécessaire et évite tout gaspillage ;
- 2° Considère le pain comme sacré, car tout morceau de pain est de la nourriture pour l'homme ;
- 3° Sois économe dans l'usage du beurre, et remplace-le par la moutarde et la confiture ;
- 4° Bois du lait et mange du fromage ;
- 5° Fais grand usage de sucre ;
- 6° Ne cuis les pommes de terre que dans leurs peaux (sic) ;
- 7° Réduis la consommation de la bière et des autres boissons alcooliques, afin d'économiser du blé et des pommes de terre ;
- 8° Mange des légumes et des fruits en abondance, et fais pousser des végétaux partout où tu le pourras ;
- 9° Ramasse tout déchet de la cuisine, afin d'en faire du fourrage ;
- 10° Sers-toi de gaz ou de coke pour cuire tes aliments.

Discussion inspirée des conditions de paix

Sur un mot d'ordre, la presse d'outre-Rhin continue toujours de publier de longs articles dans l'espoir de découvrir quel est l'ennemi par excellence de l'Allemagne. Est-ce l'Angleterre ? Est-ce la Russie ? Personne n'ose l'affirmer.

M. Zimmermann, directeur du syndicat de l'officier *Lokalanzeiger*, déconseille la haine contre l'Angleterre et blâme les « héros en paroles ». « Celui qui a le droit de discuter ces problèmes complexes devant le grand public, dit-il, ne doit pas oublier sa lourde responsabilité. »

On cherche évidemment à paraître « raisonnable » vis-à-vis de l'Angleterre, ce qui ne coûte rien ; mais cela peut toujours induire en erreur l'opinion étrangère.

Paroles de diplomate.

M. von Hintze, l'officier naval allemand en retraite, qui a représenté pendant plusieurs années l'Allemagne à Mexico et qui est actuellement ministre en Chine, prononça un curieux discours devant la colonie allemande lors de son arrivée à Shanghai.

La Gazette de Cologne résume la partie essentielle de ce discours. Dans sa description de la guerre, M. von Hintze attribue la grande défaite germanique de la Marne à la rapidité de la retraite des troupes françaises !

« C'est là, dit-il, la campagne la plus brillante que l'histoire des siècles et de milliers d'années ait jamais connue. Après six mois de lutte, nos armées se trouvaient devant l'une des capitales de l'ennemi. L'adversaire s'est retiré si rapidement que notre cavalerie n'a pas pu l'atteindre (1). Au bout de cinq mois et demi, nous occupâmes la Belgique et quelques départements français. Nous utilisons ces territoires, et nous possédons encore les meilleures parties de la Pologne, dont nous exploitons les principales ressources en vue de continuer la guerre. »

M. von Hintze s'est servi de l'expression « notre guerre », ce qui n'est pas dû à une erreur, car, plus loin, il déclare :

« La préparation de l'Allemagne pour cette guerre a été complétée dans le silence et de telle manière que même nos adversaires n'ont pas pu s'empêcher de déclarer (?) que « la supériorité de la machine de guerre allemande est manifeste. »

Un fils du kaiser comme tambour.

Dans une autre partie de son discours, M. von Hintze a fait l'éloge des princes teutons et surtout de la famille royale de Prusse :

« Un des fils du kaiser, dit-il, a été grièvement blessé. J'ai pu lui adresser la parole moi-même (sic). Le kronprinz commande la cinquième armée. Le prince Eitel-Friedrich est le chef du 1^{er} régiment des gardes à pied. A M..., ce régiment fut décimé plus d'une fois, et il lui restait à peine quelques officiers, car un bataillon n'était commandé que par un lieutenant de vingt ans. Le prince Eitel-Friedrich prit le tambour et sonna la charge, et ces braves gens le suivirent. Nous pouvons être bien contents de nos princes : ils font leur devoir et risquent leur peau comme des soldats ordinaires. Ils ne se tiennent pas en arrière, pas plus qu'ils ne sont de simples spectateurs ; mais ils se trouvent sur le front, là où il faut qu'ils soient. Notre kaiser ne reste pas assis (sic) à Berlin ; il est le roi de l'armée germanique, et les princes en sont les ducs (sic). »

Le kronprinz et les Germano-Américains.

Extrait de la Staatszeitung, de New-York :

Vu le peu de succès des interviews du prince héritier, ce dernier a reçu l'ordre de ne pas en accorder d'autres, et on s'est arrangé d'avance pour que ce ne fût pas lui, mais son visiteur qui parlât. Or, dans une récente « interview », le correspondant a recité des leaders tout entiers sur les Germano-Américains, sur leurs œuvres aux Etats-Unis et sur leur dévouement à la cause germanique. Le kronprinz interrompit deux fois cette narration, en posant la même question : « Est-ce que les efforts des Germano-Américains ont eu quelque succès ? » Ici, le correspondant ne put pas donner de réponse nette. Il déclara seulement que ces efforts, heureux ou non, étaient faits dans « les meilleures intentions », et qu'on devait leur accorder créance. Là-dessus, le prince coupa court à la visite, en disant : « Tout a fait juste, tout a fait juste. Adieu ! »

La Guerre anecdotique

Au bois de Boulogne

Du Petit Parisien :

Ce bois qui était la parure, le luxe, le bijou, le pom-pom glorieux de Paris, s'est adapté, lui aussi, à la guerre ; le génie français, dont la souplesse, la virtuosité déconcertent à jamais les cervelles boches, s'est insinué parmi les arbres et circule maintenant en eux, mêlé à leur jeune sève.

L'on aperçoit dans les larges allées de jeunes hommes qui, par groupes, sous le commandement de gardes républicains, se préparent à l'héroïque métier de soldat. Le calot sur l'oreille, la taille serrée du ceinturon guerrier, le large coupe-choux battant leurs jambes guêtrées, ils soulèvent, brandissent le pesant fusil Gras, lourd à leurs mains encore enfantines. Mais avec quelle ardeur ils lancent la pointe en avant, dans le vide ! Songez que beaucoup appartiennent à la classe 17, et un jour, dans quelques mois peut-être, c'est une poitrine ennemie, une figure humaine, qui surgiront devant eux, gonflées de haine. Non, ils ne jouent pas aux soldats, ils participent à la grande œuvre libératrice ; ils le savent, ils ont conscience de leur rôle, et cette conviction les redresse fièrement quand paraît un officier blessé, un chef à cheval, enveloppé dans son ample manteau de campagne et qui les dévisage, en passant, avec un regard pensif.

Eh bien!... encassez!

De la France de Demain :

Dernièrement, un Allemand, directeur d'une usine de Solingen, arrivait à Porrentruy, dans la Suisse allemande.

Après avoir visité plusieurs clients, il s'arrêta dans un restaurant.

Avant et pendant le repas, il causa dans un français correct avec le personnel, mais, au moment de régler sa note, il prétendit que le patron lui réclamait son compte en allemand.

— Vous devez parler allemand ou je ne paie pas ma note.

Là-dessus, il fit mine de sortir. Un consommateur le retint par sa redingote et lui dit :

— Hé! sale Boche! nous ne sommes pas en Belgique, ici, et il ne faut pas venir faire le malin chez nous, sans quoi j'aurai vite fait de vous prouver qu'un Suisse ne se laisse pas intimider! Vous ne voulez pas payer?... Non?... Eh bien! encassez!...

Et il lui administra une maitresse raclée, la plus méritée que Boche ait jamais reçue.

"Ave Maria" moderne

Du Phare de la Loire :

Nous nous faisons un plaisir de communiquer à nos lecteurs l'*Ave Maria* d'un brave poilu :

« Je vous salue, Rosalie, pleine de charmes, la victoire est avec nous ; vous êtes bénie entre toutes les armes ; que votre pointe fouille les entrailles des Boches et soit bénie !

« Sainte Rosalie, mère de la victoire, aidez-nous, pauvres soldats, maintenant, à l'heure de la revanche!... Ainsi soit-il ! »

Si avec cela la victoire n'accourt point! Et gageons même qu'elle accourra en chantant.

Au Hartmannswillerkopf

De l'Union Républicaine de Montbéliard (D'un officier à ses parents) :

Avant de quitter notre position, nous avons voulu aller revoir le Hartmannswillerkopf, où se sont livrés de si durs combats, mais où, avec notre ténacité et notre entraînement, nous sommes arrivés à déloger les Boches qui avaient fait de ce sommet une véritable forteresse, où ils se croyaient en sûreté.

Le champ de bataille est la plus grandiose horreur que l'on puisse imaginer ; la forêt de sapins magnifiques qui recouvrait ce sommet est entièrement rasée par nos obus. Les troncs sont coupés à un mètre du sol et les arbres tombés dans tous les sens forment un chaos impossible à décrire dans toute son horreur. Sous le fouillis inextricable des arbres, le sol, bouleversé par nos obus, est troué d'énormes entonnoirs qui se touchent. Ça et là, des corps étendus, quelques-uns à moitié ensevelis sous la terre ; des pieds, des bras apparaissent par endroits, des équipements, des sacs, des armes, etc., jonchent le sol chaotique. C'est épouvantable à voir et il faudrait que l'on y conduise ceux qui ont déchaîné cette guerre pour qu'ils voient toute l'horreur de ce champ de carnage.

Quelques obus boches arrivent encore de temps à autre sur la position, mais ils sont presque inoffensifs et font plus de bruit que de dégâts.

L'esprit du ballast

Du Courrier du Soldat :

Le joyeux Baron fils, qui, mobilisé comme G.V.C., a quitté les planches pour le ballast, déride ses camarades par son inépuisable bonne humeur.

L'autre jour, montrant la voie ferrée, il se qualifiait ainsi :

— Le gardien de ces rails !

LES PRISONNIERS ALLEMANDS EN BRETAGNE



Dans les camps de concentration de Fougères, de Montfort, de très nombreux prisonniers sont rassemblés. On a vu, par les récits qui viennent d'être publiés, que la vie matérielle de ces captifs était assurément enviable, si on la compare à tels régimes auxquels d'autres sont soumis. Les officiers, notamment, occupent de très vastes et très confortables locaux dans le vieux château de Fougères.

DANS LES VOSGES -- NOS "DIABLES BLEUS"



"L'ENFANT D'ADOPTION" DES DIABLES BLEUS

SKIEUR EN POSITION DE COMBAT

EN TIRAILLEURS DANS LA NEIGE

UNE RECONNAISSANCE EN SMS

MISE EN ETAT DE DEFENSE D'UNE TRANCHEE

La partie leur fut rude, depuis le commencement de la guerre, mais si belle et si digne de leur vaillance, de leur courage légendaire, de leur goût de l'aventure! A l'Hartmannswillerkopf, tout particulièrement, ils ajoutèrent un magnifique titre de gloire à ceux dont est si fier ce corps de braves, amis des cimes altièrres, et dont le cœur est aussi haut que les pics neigeux dont ils font leur domaine de prédilection.

La Reprise des Affaires

Débouchés illimités.

La Russie nous les offre, si nos exportateurs savent supplanter nos ennemis sur ce formidable marché.

L'extension des rapports commerciaux entre la France et la Russie constitue l'un des problèmes les plus intéressants parmi ceux qu'il nous faut résoudre en prévision du lendemain de la victoire.

Dans les deux pays, on se préoccupe vivement de la question et, tandis qu'un comité s'est formé en France pour étudier les méthodes à employer, une des plus influentes personnalités de la Chambre de commerce russo-française à Pétersbourg est venue à notre Office national du commerce extérieur se mettre à la disposition des commerçants et des industriels désireux de se documenter sur les transactions franco-russes.

Nous avons demandé à M. L. Croissant de vouloir bien nous dire ce que doivent faire, et les pouvoirs publics et les particuliers, pour améliorer et intensifier les relations économiques entre les deux pays alliés.

« Depuis mon arrivée ici, nous dit-il, j'ai reçu plus de deux cent cinquante commerçants et industriels, qui, tous, ont manifesté le vif désir de traiter avec la Russie. Parmi eux, un certain nombre avaient entretenu, par le passé, d'intéressantes relations qu'ils avaient vues, peu à peu, s'espacer, puis s'éteindre, et ceux-là m'ont demandé : « D'où donc provient la désaffection de la clientèle russe pour les produits français ? Chaque fois que nous avons eu à faire là-bas une fourniture, nous avons apporté tous nos soins à son exécution ; nous n'avons jamais encouru de reproches, et voilà que, cependant, ces commandes n'ont pas été suivies d'autres et que les relations se sont trouvées rompues. »

« Le pourquoi de cet état de choses est bien simple à exprimer. Alors que nos négociants attendaient paisiblement chez eux que le client vienne le chercher, les Allemands, tentés par l'intérêt considérable que présente le marché russe, procédaient, et cela depuis plusieurs générations, à une pénétration sourde, mais efficace, dans tous les débouchés qu'il offrait.

« Leur richesse en hommes leur permettait d'envoyer là-bas, non seulement des représentants qui, munis d'échantillons bien présentés, de catalogues illustrés luxueux, armés par une publicité bien faite, allaient solliciter l'intérêt de l'acheteur, mais encore des agents, presque des fonctionnaires, qui envahissaient les services des transports et des douanes et s'y livraient, sur la plus vaste échelle, à l'espionnage économique.

« Chaque fois qu'un de ces agents voyait passer entre ses mains une livraison d'articles provenant de France, il faisait savoir aux maisons allemandes le nom et l'adresse du destinataire, la nature et le prix de l'objet expédié, et le négociant russe recevait quelques jours après la visite d'un représentant d'une maison allemande qui venait lui offrir un article similaire à un prix légèrement inférieur et lui proposait un plus long crédit, des conditions de paiement plus avantageuses.

« Devant de telles propositions, l'acheteur se laissait tenter et cédait aux sollicitations allemandes d'autant plus facilement qu'aucun Français ne pouvait lui présenter la contre-partie.

« C'est ainsi que nous avons vu notre exportation en Russie rester stationnaire, alors que les besoins de l'immense pays augmentaient dans des proportions considérables et que nous nous sommes laissés distancer.

« Un grand nombre de jeunes gens ont appris l'anglais et l'allemand ; il faut que, dans l'enseignement commercial, on réserve une large part à la langue russe et que l'on forme l'esprit des jeunes générations à envisager l'expatriation comme un précieux moyen de réussite. Il faut que ne puisse plus être émise cette objection : Nous ne demandons qu'à faire offrir nos produits en Russie, mais nous ne pouvons pas trouver d'hommes qui veuillent s'en charger.

« L'un des principaux éléments de succès des Allemands réside dans l'acceptation par eux du crédit à longue échéance demandé par la clientèle russe. Tant qu'une banque ne se sera pas décidée à escompter le papier russe à long terme, nous serons en état d'infériorité manifeste. Il faut donc que les pouvoirs publics et l'initiative privée unissent leurs efforts pour parvenir à la création de cet organe nécessaire.

« Il importe de soustraire nos marchandises à l'espionnage économique et, par conséquent, de les transporter par des moyens à nous en évitant soi-

gneusement tout transfert dans les ports ennemis. La création d'une ligne de navigation française desservant les principaux ports russes de la Baltique s'impose pour parvenir à ce résultat. Il faut qu'au lendemain de la victoire ces services soient organisés sans tarder.

« L'issue, non douteuse, de la guerre actuelle va nous mettre dans la situation la plus favorable sur le marché russe. Nos concurrents vont être éliminés sans rémission alors que les besoins de nos alliés seront décuplés par suite de la guerre. Il faut que la France soit prête, qu'elle ait des hommes pour représenter ses produits, des banques pour permettre de faire à ses clients le crédit nécessaire, des transports pour livrer ses marchandises.

« La presse russe, très bienveillante aux intérêts français, mène, là-bas, campagne pour eux. A la presse française de décider les Français à prendre les mesures nécessaires pour profiter de ces bonnes dispositions et regagner la place prépondérante dans les transactions économiques avec la Russie. »

Em. Montford.

Audace ou inconscience ?

Nous avons reçu d'un de nos lecteurs une lettre dont nous extrayons le passage suivant :

« Comme tous les industriels, la mobilisation a privé notre Société, et surtout nos filiales, de la plus grande partie de son personnel. Désireuse cependant de contribuer à la reprise des affaires, elle a fait des efforts pour se réorganiser tout en conservant à ses mobilisés la place à laquelle ils auront droit à leur retour.

Nous avons reçu bien des offres de la part des innombrables étrangers attirés à Paris par la perspective de s'emparer des places momentanément vacantes ; mais j'avoue que j'étais loin de m'attendre à la visite que je viens de recevoir. Selon notre habitude, je demandais au candidat qui sollicitait un emploi d'ingénieur électricien ses références et sa nationalité. Ce dernier, âgé de vingt-neuf ans, me déclara le plus naturellement du monde qu'il était ottoman.

— Au moins êtes-vous Syrien ou Arménien ?

— Non, tout ce qu'il y a de plus Jeune-Turc, né à Constantinople.

Je pensais qu'il avait fait ses études en France, où il avait acquis le droit de cité. Avec la même placidité, mon visiteur me déclara qu'il était sorti, depuis 1912, de l'école d'électricité de Karlsruhe. Et, devant mon étonnement, il ajouta tout naturellement :

— J'ai fait mes études en Allemagne parce qu'avant la guerre on disait en Turquie que, même en France, les ingénieurs allemands étaient préférés à ceux qui sortaient des écoles françaises.

Sans commentaires, n'est-ce pas ?

INFORMATIONS

Les douanes russes.

L'Office national du commerce extérieur vient de recevoir un tableau des modifications apportées aux droits d'entrée, en Russie, sur un certain nombre d'articles pendant la durée de la guerre.

Ce document peut être consulté dans les bureaux de l'Office national du commerce extérieur (3^e service), tous les jours non fériés, de 10 heures à midi et de 2 heures à 5 heures.

Des extraits pourront être adressés, sur leur demande, aux industriels et négociants des départements, sous la réserve que ces demandes, en raison de la mobilisation presque complète du personnel de l'Office, soient limitées aux seuls articles et produits qu'ils exportent ou qu'ils fabriquent.

La Chambre de commerce de Paris appelle l'attention des exportateurs sur les nouveaux règlements de la douane russe qui exigent des certificats d'origine pour toutes les marchandises à destination de la Russie. Ces certificats sont délivrés gratuitement par la Chambre de commerce de Paris, 2, place de la Bourse. Ils doivent être demandés avant l'expédition des marchandises.

La guerre commerciale.

Le comité des Concours de Province organise sa deuxième manifestation, qui aura lieu à Toulouse du 15 au 30 mai prochain.

Ces sortes d'exhibitions sont de véritables leçons de choses apprenant au public à distinguer les produits boches de toutes sortes et faisant connaître les articles de fabrication française susceptibles de les remplacer avantageusement.

Une documentation très sérieuse est, en outre, offerte aux industriels désireux de créer en France des industries monopolisées jusqu'ici par les Austro-Allemands.

L'avenir économique de la France.

Les syndicats d'ouvriers et d'employés catholiques organisent, sur cet important sujet, une série d'entretiens qui auront lieu le dimanche, à 4 h. 45, 14 bis, boulevard Poissonnière.

Dimanche prochain 2 mai, M. Victor Cambon, ingénieur des arts et manufactures, traitera des Méthodes industrielles.

COMPTABILITE 53, rue de Rivoli PIGIER

Faites tenir, contrôler
votre Comptabilité par les
Etablissements Jamet-Buffereau

PARIS, 93, R. Rivoli - NANCY, 20, F. St-Jean.

Griffes à couper

Une paix prévoyante devra réduire autant la force économique de l'Allemagne que sa puissance militaire.

Si Bismarck, en déchaînant la guerre de 1870, avait pour but la suprématie militaire de la Prusse, du même coup sur l'Allemagne et sur l'Europe entière, les auteurs responsables de la présente guerre, dont les conseillers les plus écoutés étaient les dirigeants de la grande métallurgie et des grandes Compagnies de navigation allemandes, ont provoqué le conflit actuel pour asseoir, sur des bases qu'ils pensaient être définitives, la suprématie économique de l'empire.

Il est évident que c'est pour accroître leurs débouchés industriels et commerciaux que nos ennemis ont cherché l'affaiblissement de leurs concurrents européens. Cette guerre, où la Triple-Entente défend à la fois le Droit, la Liberté et le principe sacré des nationalités, par le seul fait qu'elle abaissera la situation diplomatique, militaire et territoriale de l'ennemi, diminuera également, dans de fortes proportions, sa capacité d'expansion industrielle. Elle sera, *ipso facto*, une guerre économique, et, comme nous l'avons déjà exposé, le traité de paix à signer sera au fond, un traité de commerce qui devra — comme le dit, dans un remarquable opuscule publié récemment aux Etats-Unis, une éminente personnalité neutre, M. Charles-William Macfarlane, ancien président de la Société des Economistes Américains — « limer les défenses du sanglier ».

Qu'entend, par ces termes imagés, cet observateur indépendant ? Il prétend, et appuie cette théorie sur des arguments très solides, que la cause de la surproduction allemande réside dans l'abondance des combustibles que les bassins houillers de la Sarre, de la Westphalie, de la Silésie mettent à la disposition des usines boches.

Ce sont là les défenses qui permettent à la nation allemande — et l'y obligent même — d'attaquer ses voisins.

Pourquoi, en effet, cette race de proie est-elle amenée à se chercher à tout prix des débouchés extérieurs ? C'est, non seulement parce que sa production industrielle dépasse les besoins intérieurs de l'empire, mais aussi parce que ses prix de revient très réduits lui permettent de concurrencer les autres nations sur leurs propres marchés.

Pourquoi l'Allemagne produisait-elle à si bon compte ? C'est, avant tout, parce qu'elle possède dans son territoire une richesse houillère considérable. La houille, qui est actuellement l'agent de transformation par excellence de la matière première en produit manufacturé, se trouvant à pied d'œuvre, alors que la France est obligée d'en importer des quantités considérables, donne aux industriels allemands l'arme économique qui leur permet d'attaquer commercialement tous les autres marchés.

Il faut donc que le contrôle d'une grande partie de ses mines de charbon lui soit enlevé pour qu'elle cesse d'être une source de perturbation politique dans l'avenir du monde.

N'oublions pas, d'autre part, que notre pays, lorsque la Lorraine annexée lui aura été restituée, va posséder le plus vaste bassin de mines de fer de l'Europe. En y adjoignant le bassin houiller, tout voisin de la Sarre, et en obtenant, par une formule à définir, des facilités d'approvisionnement dans le bassin westphalien, les rôles seront renversés, et c'est l'industrie métallurgique française qui occupera dans le monde la place que tenaient les cartels allemands des groupes Krupp, Thyssen, etc.

La France, nation jusqu'à présent plus agricole qu'industrielle, verra ainsi son équilibre heureusement modifié.

Mais c'est la tâche de demain. On voit déjà par le simple examen de ce seul côté du problème de la paix future, quelle importance la partie économique du traité de paix aura pour notre pays. Nous avons vécu pendant quarante-quatre ans avec ce cauchemar politique et commercial qu'était le traité de Francfort ; bientôt la Triple-Entente, devenue économique comme conséquence de son accord politique, pourra assurer au monde une longue ère de paix et de prospérité. Cette opinion est du reste celle de nombreux milieux compétents des Etats-Unis ; on connaît trop l'esprit pratique américain pour ne pas saisir que si les suites de cette guerre se présentent sous cet aspect à ces grands brasseurs d'affaires, c'est que là est réellement le véritable nœud de la question.

Ray-J. M. G.

Un hommage à la France de la Serbie reconnaissante

NICH. — Le *Journal officiel* de Serbie a publié, à l'occasion de la célébration dans les écoles de France de la Journée serbe une note qui a été reproduite par toute la presse de Serbie et dont voici la traduction :

Des millions de jeunes Français entendent avec sympathie et pitié le récit des exploits du petit peuple qui, là-bas, loin de France, a lutté pendant des siècles contre des voisins oppresseurs. Ils apprennent les lites acharnées qu'il a dû subir pour conserver son indépendance et les sacrifices qu'il a éprouvés.

Profondément touchée, la petite Serbie pense à la France; elle sait que jamais elle ne pourra payer sa dette de reconnaissance envers un peuple qui, pendant des siècles de gloire, a tout fait pour le bonheur de l'humanité et pour la prospérité de la Serbie. Elle sait que toutes les grandes idées de liberté, de justice, ce patrimoine commun de l'humanité, ont pris naissance en France; que l'art français, la civilisation française rayonnent sur le monde entier; que tous les petits peuples, tous les opprimés n'ont jamais cessé de trouver des amis et des défenseurs dans ce grand foyer de tout sentiment noble et généreux.

Et dans la lutte sanglante actuellement engagée pour le triomphe de la justice, la Serbie est heureuse et fière de voir qu'elle peut toujours compter sur l'aide de la France, qui lutte à ses côtés pour le même idéal de justice et de liberté.

Ne pouvant payer toute sa dette de reconnaissance envers son grand ami, à qui il doit tout, notre jeune pays s'efforcera de s'inspirer de son exemple et de continuer son œuvre civilisatrice et bienfaisante, rendant ainsi encore plus noble son trône jeune et vigoureux.

France, pays de lumière et de gloire, protectrice de la liberté et de la justice, patrie de l'humanité tout entière, tes lointains, mais dévoués, amis serbes t'en voient de tout cœur l'expression de leur gratitude, de leur admiration et de leur amour.

La procédure du retrait des naturalisations

M. Briand, garde des Sceaux, et M. Malvy, ministre de l'Intérieur, viennent de faire signer par le président de la République un décret portant règlement d'administration publique pour l'application de la loi du 7 avril 1915, autorisant le gouvernement à rapporter les décrets de naturalisation obtenus par d'anciens sujets de puissances en guerre avec la France.

Aux termes de ce décret, l'étranger naturalisé qui, d'après les renseignements recueillis par le ministre de la Justice, rentre dans un des cas prévus par la loi d'avril dernier, est prévenu par une notification en la forme administrative que le ministre se propose de provoquer le retrait de sa naturalisation. La notification énonce les motifs invoqués et indique, le cas échéant, si le retrait projeté doit s'étendre à la femme et aux enfants du naturalisé.

Si l'administration ne connaît ni le domicile ni la résidence du naturalisé ou s'il est domicilié ou réside sur le territoire d'une puissance en guerre avec la France, la notification est remplacée par un avis inséré au *Journal officiel*. Dans les quinze jours qui suivent la notification ou l'insertion, l'intéressé peut présenter par écrit ses observations, par lettre recommandée adressée au ministre de la Justice. Pour les colonies, les pays de protectorat ou l'étranger, l'intéressé peut remettre ses observations écrites au secrétaire général de la colonie, au résident ou à l'agent diplomatique ou consulaire le plus rapproché du lieu de sa résidence.

A l'expiration du délai de quinze jours, le projet de décret est transmis avec le dossier au Conseil d'Etat. Dans les trois mois qui suivent cette transmission, il est statué, soit par un décret prononçant la rénaturalisation, soit par une décision du ministre de la Justice portant qu'il n'y a pas lieu de donner suite au projet de décret.

Tout décret portant retrait de naturalisation sera publié au *Journal officiel* et inséré au *Bulletin des Lois* et, s'il y a lieu, au *Bulletin* ou *Recueil officiel* de la colonie ou du protectorat.

Tremblement de terre en Italie

ROME. — Une violente secousse de tremblement de terre, qui a duré cinq secondes, a été ressentie à Potenza et dans la région.

La population a été prise de panique. Les dégâts sont inconnus.

(Potenza est une ville de 16.700 habitants, dans la Basilicate, dont elle est le chef-lieu.)

Du pain de guerre aux entr'actes

Les Sociétés pieuses de jeunes gens et de jeunes filles de Moeringen viennent de donner une *Soirée pour le pain de guerre* (Kriegsbrotabend). On a chanté des chorals, écouté des récitations poétiques, des soli de violon, et deux conférences : l'une sur la *Lutte du peuple allemand contre le plus perfide de ses huit ennemis*; l'autre sur la *Famille allemande contre le plan de famine de l'Angleterre*. Un entr'acte d'une demi-heure coupait ce copieux programme; pendant cet entr'acte étaient distribués généreusement des boissons hygiéniques, des échantillons de pain de guerre et des recettes de cuisine économique. Peut-on rêver une plus charmante soirée ?

La session des conseils municipaux

La session des conseils municipaux s'ouvrira le 2 mai dans tous les départements.

TRIBUNAUX

Un émule de Gallay. — C'est une petite affaire Gallay que la Cour d'assises a eue à juger hier. Les faits et les personnages sont les mêmes. On y trouve un employé au Comptoir d'Escompte, Michel Baronnnet, et son amie, Charlotte Beuzelec. Quant à l'odyssée du couple, elle ne manque pas non plus de pittoresque.

En mars 1913, Baronnnet entra au Comptoir national d'Escompte, rue Bergère, comme employé auxiliaire. On lui confia le poste de positionniste et son travail consistait à vérifier les comptes des clients dont le nom commence par la lettre R. Le 29 mai, Mlle Beuzelec, sous le nom de Charlotte Rosner, se disant célibataire et déclarant habiter 46, rue de Paradis, se faisait ouvrir un compte au Comptoir, où elle déposait une somme de 300 francs. Le 2 juin, elle retirait 150 francs, et, le 3, Baronnnet, qui avait pris toutes les précautions nécessaires, portait à son crédit une somme de 115.000 fr. Le 9 juillet, Charlotte Rosner retirait à nouveau 3.600 francs et, le lendemain, la forte somme de 60.000 francs. Ce jour-là, l'employé disparut et toutes les recherches pour le retrouver furent vaines. Que s'était-il donc passé? Tout simplement ceci : Charlotte Rosner, qui quelque temps auparavant avait loué sous le nom de Bloch un appartement rue Lafontaine, à Auteuil, avait annoncé l'arrivée prochaine d'une sienne cousine, Delphine Langlois, originaire de Marseille, qui, en effet, apparut le 11 juillet, chargée de colis. Elle monta à l'appartement et on ne la revit plus qu'au mois de juin 1914, au moment où elle quitta la rue Lafontaine pour aller avec Mme Bloch à La Ferté-Bernard, dans la Sarthe. La cousine de Marseille n'était autre que Baronnnet. Après quelques jours passés à La Ferté, les deux cousines se rendirent à Saint-Satur, près de Saint-Thibault, dans le Cher, où elles avaient l'intention d'acheter une propriété. Vint la mobilisation. Le 14 août, au moment où les deux dames voulurent franchir une barrière de chemin de fer, un territorial les arrêta, qui, tout de suite, remarqua que, pour une femme, la cousine du Midi avait de bien grands pieds. Le couple fut emmené au poste, fouillé et on trouva sur Baronnnet, forcé d'avouer son sexe, un browning chargé. On crut tout d'abord à une affaire d'espionnage, mais la perquisition faite au domicile des inculpés amena la découverte d'une cinquantaine de mille francs de titres que ceux-ci avouèrent avoir acquis avec l'argent volé au Comptoir d'Escompte de la façon que l'on sait.

Les faits sont entièrement reconnus et le Comptoir d'Escompte, en partie remboursé, s'est désisté. Aussi M^{re} Demange, qu'on a toujours grand plaisir à entendre aux assises, plaide-t-il l'acquiescement pour Baronnnet, qui, étant soldat, pourra demain partir au front pour se réhabiliter. Pour Mlle Beuzelec, M^{re} Joseph Hild a présenté la même défense. Après une heure de délibération, le jury a rapporté un verdict d'acquiescement pour cette dernière et accordé les circonstances atténuantes à Baronnnet que la Cour a condamné à quatre ans de prison.

Le Belge était sauvage comme un Boche. — Blessé à la bataille de l'Yser, le fantassin belge Jacques Bollaert, âgé de trente-cinq ans, vint, à la fin de l'année dernière, à Paris pour y passer quelques jours de convalescence.

Le 20 décembre, malgré la température inclemente, Bollaert, qui en avait bien vu d'autres, s'installa à la terrasse d'un café à Sèvres. Un de ses compatriotes, Pierre Debuyser, passa. L'uniforme de Bollaert eut le don de le mettre en fureur et, se campant devant la table où le soldat était installé, il lui cria : « Tu es un fainéant d'avoir tué avec ta mitrailleuse tant de pères de famille allemands. »

Bollaert, d'un bond, se leva, brandissant la canne sur laquelle il s'appuyait pour marcher; mais, avant qu'il ne l'eût abaissée sur la tête de son insulteur, celui-ci, le serrant à la gorge, lui fit sortir la langue de la bouche et, sauvage comme les Boches qu'il défendait, d'un coup de dent lui en coupa deux centimètres.

Poursuivi pour ces faits devant la huitième chambre correctionnelle, Debuyser, après plaidoirie de M^{re} Michaudet, a été condamné à quatre mois de prison. M^{re} Mathiot, qui se portait partie civile pour le blessé, a obtenu 3.000 francs de dommages-intérêts.

M. Venizelos va s'installer en Suisse

BERNE. — M. Venizelos arrivera incessamment à Lucerne, où il s'installera, pour un séjour prolongé, dans une villa particulière.

Obligations de la Défense Nationale

On sait qu'on peut souscrire aux obligations de la Défense Nationale soit en numéraire, soit en bons de la Défense Nationale, soit en certificats provisoires de rentes 3 1/2 amortissables.

Les certificats provisoires de rentes 3 1/2 doivent avoir été libérés le 31 janvier 1915 au plus tard; toutefois, les certificats libérés après cette date seront admis, si le ministre des Finances a reconnu que le retard de libération était dû à des circonstances de force majeure (mobilisation, occupation du territoire, etc.); les intéressés doivent présenter de suite leur demande par lettre non affranchie adressée au ministre des Finances et accompagnée des justifications nécessaires.

Les souscriptions dont le montant est versé au moins pour partie en bons ou certificats de rentes sont reçues à la Caisse centrale du Trésor, à la Recette centrale de la Seine, dans les Trésoreries générales et les recettes des finances, à la Banque de France et dans ses succursales, et chez les percepteurs. D'autre part, les banques, les établissements de crédit et les notaires se font très volontiers les intermédiaires de leur clientèle.

Le prix net des obligations est de 95 fr. 05 0/0 jusqu'au 30 avril.

FAITS DIVERS

Un couple de Boches. — Le 28 août dernier, la police incarcéra à la prison de Péronne un nommé Albert Paté, ingénieur chimiste, quarante ans, et sa femme, Alice Vasseur, vingt-cinq ans, habitant Moislains (Somme), dénoncés comme suspects.

Le 27 août, quand les Allemands entrèrent à Péronne, ils interrogèrent le couple, qui déclara être d'origine américaine, et se répandit en injures contre les Français.

Les Allemands les firent sortir de prison, les reconduisirent à Moislains et nommèrent Paté maire de ce pays.

Dès lors, Paté exerça ses pouvoirs en dictateur, ouvrant aux Allemands les portes des habitations désertées par les Français et organisant le pillage.

Sur ces entrefaites, la maison de l'ancien maire fut pillée de fond en comble.

Quand survint la retraite de la Marne, Paté prend deux officiers allemands dans son automobile; mais, arrivés près de Péronne, les voyageurs se heurtent à un détachement de dragons français. Paté s'empresse de faciliter la fuite des Boches en les emmenant à Cambrai.

Le couple revint habiter à Saint-Denis, avenue de Paris, où, hier, M. Tanguy, commissaire à la direction de la police judiciaire, a procédé à son arrestation. Le magistrat a saisi une grande quantité d'objets volés au préjudice de l'ex-maire de Moislains.

Paté et sa femme sont inculpés de vol et de services rendus à l'ennemi pour favoriser ses entreprises sur le territoire de la République.

Nouvelles brèves

Un attentat. — Le chef révolutionnaire macédonien, Sandansky, a été assassiné hier par un inconnu, lorsqu'il se rendait à Nevroko. Une enquête est ordonnée.

Grave accident de tramway à Lyon. — Hier matin, à 5 h. 30, un tramway, où avaient pris place de nombreux voyageurs, s'est emballé dans la descente de la Croix-Rousse et est venu s'abîmer contre une maison de la rue du Jardin-des-Plantes.

Il y a une cinquantaine de blessés, dont dix très grièvement.

Un drame de la folie. — Une habitante de Champignelles, Mme Weill, âgée de trente-cinq ans, mère de trois enfants, a, dans une crise de folie, lancé par une fenêtre ses aînés, âgés de six et deux ans; puis, tenant dans ses bras le dernier né, âgé de trois mois, elle s'est précipitée sur le sol. Les pauvres petits garçons n'ont pas survécu et la pauvre folle a été admise à l'hôpital de Nancy dans un état absolument désespéré.

Le bombardement de Pont-à-Mousson. — Les derniers bombardements dirigés par les Allemands contre Pont-à-Mousson ont encore fait un certain nombre de victimes parmi les habitants. Mais, après quatre-vingt-dix bombardements environ, le chiffre des tués ou blessés mortellement n'est pourtant que de vingt-sept.

Les villages voisins souffrent également, quoique dans une moindre proportion. C'est ainsi que quelques abus sont de nouveau tombés à Dieulouard, où plusieurs enfants ont été tués ou blessés.

Une lettre du pape au cardinal Amette

La *Croix* publie la note suivante :

Nous recevions samedi de Rome une dépêche annonçant la prochaine publication d'une lettre importante de S. S. Benoît XV, qui sera un nouveau document de l'affection du Souverain Pontife pour notre pays.

Malheureusement, notre dépêche, retenue plusieurs heures par un cabinet gouvernemental, ne nous est point parvenue pour notre première édition.

Il s'agit — nous en avons eu l'assurance depuis — d'une lettre à S. Em. le cardinal archevêque de Paris. Mais elle n'est point encore parvenue à son éminentissime destinataire.

TRANCHÉES PRÈS DES LACS MAZURIE



C'est par ces moyens de défense creusés presque au ras des eaux, que les Allemands, dans cette région ingrate, tentèrent de s'opposer à l'action russe. La région où ces tranchées furent établies devint le théâtre d'une importante bataille où, avec de nombreux prisonniers, plusieurs généraux allemands furent emmenés en captivité.

LA GUERRE SOUTERRAINE

Les sapes de La Fontenelle

(COMMUNIQUÉ OFFICIEL)

Dans les Vosges, comme en Artois, en Champagne et en Argonne, la proximité des tranchées françaises et allemandes et la puissance des organisations défensives ont contraint les deux adversaires à recourir, partout où la nature du terrain le permet, aux procédés de la guerre de siège, à la sape et à la mine.

Les actions, toutes locales, qui se sont déroulées dans la région du Ban-de-Sapt, dans la première quinzaine d'avril, ont eu ce caractère de lutte lente et méthodique, amenant des décisions d'une extrême brutalité.

A l'est de La Fontenelle, au sommet d'une colline portant sur la carte d'état-major la cote 627, nous avons, par le travail ingénieux de longs mois, organisé une ligne de résistance très puissante, protégée par des ouvrages avancés.

Les Allemands ont mis le siège devant cette colline. A la fin de mars, leurs tranchées se trouvaient à 20 ou 25 mètres de notre position. Des bruits suspects révélèrent à ce moment que la lutte souterraine commençait.

L'ennemi, renonçant à enlever de vive force les organisations de la cote 627, s'apprêtait à les ronger peu à peu à la mine. Mais le sous-sol de cette région, d'un roc très dur, ne peut être entamé que lentement au burin et au pic, et nous avions déjà devancé l'adversaire en poussant en avant de nos ouvrages des rameaux de contre-mine.

Premiers contacts

Le 6 avril, la pioche d'un pionnier allemand crevait la mince épaisseur de roche séparant sa sape de l'un de nos rameaux. Nous faisons aussitôt exploser une charge contre la paroi de séparation. L'adversaire ripostait en mettant le feu à un fourneau qui entamait notre première ligne.

Le 9 avril, ayant constaté la présence d'une sape allemande marchant parallèlement à l'une des nôtres, à une distance d'environ deux mètres, nos sapeurs préparaient un fourneau de 300 kilos de poudre, dont l'explosion produisit un entonnoir de près de 13 mètres de diamètre, dans lequel dispa-

rurent le rameau allemand et une partie de l'abri crénelé où il avait son point de départ.

Lutte autour d'un ouvrage avancé.

L'action la plus vive se déroula autour d'un ouvrage de notre ligne, devant lequel nous avions réussi à camoufler la sape allemande. Nos adversaires organisèrent alors à fleur du sol un fourneau fortement surchargé.

Le 10 avril, à 18 h. 30, deux explosions renversèrent et ensevelirent sous la terre du parapet les défenseurs qui occupaient les créneaux de l'ouvrage. Les Allemands pénétraient dans la tranchée par une brèche, en faisant pleuvoir devant eux une grêle de grenades et de projectiles explosifs.

Pendant toute la nuit, nos fantassins, avec quelques sapeurs du génie, luttèrent pied à pied, à coups de grenades et de pétards de mélinite, détruisant les barrages en sacs à terre que l'ennemi cherchait à élever et à pousser en avant dans les boyaux. L'ennemi se trouva ainsi cantonné dans un élément de notre tranchée de première ligne long d'une douzaine de mètres.

A même hauteur, quelques-uns de nos hommes avaient réussi à se maintenir dans la partie droite de l'ouvrage, séparée de l'ennemi par un entonnoir de mine. Mais ils se trouvaient dans une situation précaire, le boyau qui les reliait à notre deuxième ligne passant à une très courte distance de la tranchée occupée par l'ennemi.

Tout ce combat s'était livré au-dessous du niveau du sol, dont la surface était balayée par les mitrailleuses.

C'est là une des caractéristiques de cette guerre de sape.

Toute tête s'élevant au-dessus de la tranchée est abattue : offensive et défensive se traduisent par des luttes d'homme à homme dans les boyaux. De chaque côté, un combattant tire pendant que ses camarades, serrés à la file indienne derrière lui, lui passent leur fusil approvisionné et lancent des projectiles explosifs.

Le moindre barrage de sacs à terre rapidement élevé et défendu par un fusil constitue un obstacle qui ne peut être renversé que lorsque son défenseur a été tué à coups de grenades ou de bombes.

L'ouvrage miné.

Le 13 avril, vers 20 h. 30, les Allemands, profitant d'une obscurité très opaque, tentèrent un coup de main sur la partie droite de l'ouvrage. Couvrant la position de bombes et de grenades, ils

franchirent l'espace qui les séparait du boyau de communication et croyant avoir encerclé les défenseurs de la tranchée, ils crièrent : « Franzosen, rendez-vous ! »

Mais nous avions la veille creusé un nouveau boyau de cheminement qui permit aux défenseurs d'évacuer le poste. Celui-ci avait été préalablement miné.

Dès que les Allemands s'y furent installés, ordre fut donné de provoquer l'explosion.

L'homme chargé de mettre le feu au fourneau, au moment où il approchait l'allumette de la mèche lente, fut renversé par une grenade. Son voisin le remplaça aussitôt.

Une détonation d'une extrême violence fit trembler tout l'ouvrage, suivie de cris de terreur et de douleur. Cent kilos de cheddite avaient projeté dans les airs le poste et l'ancien boyau.

Nous établissions aussitôt un barrage contre lequel, pendant plus d'une heure, l'ennemi vint se briser.

On entendait les officiers crier dans la nuit, cherchant à pousser leurs hommes en avant, mais ceux-ci, terrorisés par l'explosion, répondaient en gémissant : « Nein! Nein! »

Notre artillerie et nos lance-bombes, guidés par des projecteurs, avaient ouvert le feu sur les ouvrages ennemis. Des hurlements révélaient l'efficacité du tir. Toute la nuit, les automobiles sanitaires allemandes roulèrent sur les routes de Laitre et de Launois.

Au petit jour, on put juger des effets de l'explosion : des débris humains restaient accrochés à nos défenses accessoires. Les cadavres broyés gisaient au milieu des madriers. Une plaque de tôle d'un centimètre d'épaisseur fut retrouvée à 300 mètres en arrière de nos lignes, tordue et chiffonnée comme une feuille de papier.

Ainsi s'achevèrent à La Fontenelle, les travaux de sape des Allemands.

Leur faim

Le pasteur Doerries, de Kleefeld (Hanovre), termine un sermon sur le pain de guerre par des conseils pratiques. « Peu de viande, pas de beurre sur les tartines, moins de graisse, le moins possible d'œufs, accommodez les restes et surtout, s'il y a moyen, pas plus de trois repas par jour ! »

Un peuple aussi vorace doit souffrir de la faim plus qu'un autre, et on comprend pourquoi la question de la nourriture remplit depuis trois mois les colonnes des journaux allemands.

Remplaçons le sang répandu !

On peut dire de l'anémie, cette modalité tantôt bénigne, tantôt fort grave, de la misère physiologique, qu'elle n'affecte guère que deux formes essentielles. On est anémique, en effet, soit parce qu'on a le sang vicié, soit parce qu'on n'en a pas assez, ou qu'il est trop pauvre.

L'anémie par impureté du sang est une véritable intoxication, due à la présence de résidus étrangers et pernicieux. C'est, à proprement parler, l'anémie des malades. Elle est, en général, consécutive à un empoisonnement (par l'oxyde de carbone, par exemple), à une maladie infectieuse (fièvre typhoïde, grippe, diphtérie, etc.), à une perversion de la nutrition ayant déterminé un afflux anormal d'« humeurs peccantes », à une crise de surmenage intensif. Parfois aussi elle est la caractéristique d'une débilité considérable.

L'anémie par appauvrissement ou par insuffisance du sang résulte, au contraire, de ce que le patient n'a plus son compte de globules rouges. Il ne vit plus : il végète, s'étiolé, se flétrit, et, s'il n'y est pas porté remède, finit par mourir, à la longue, d'épuisement. Son sang n'est pas corrompu, mais il est pâle, inactif, défectueux. C'est l'anémie des dénués : c'est aussi et surtout, l'anémie des blessés. C'est par elle, en effet, que se soldent les fortes hémorragies, dont, par les temps qui courent, les victimes se chiffrent par milliers.

De tout temps, sans doute, sur les champs de bataille la relève rapide des blessés a constitué un problème délicat et redoutable. Voilà pourquoi tant de malheureux blessés attendent, pendant d'interminables heures, des secours qui tardent à venir, perdant à flots, pendant cette douloureuse attente, le plus précieux de leur sang, dont une opportune ligature d'artère aurait souvent suffi à leur assurer la conservation. Voilà pourquoi, même sans *shock* nerveux excessif, même en l'absence de toute infection secondaire, ils meurent parfois tant de temps à se remettre.

Il a été établi que l'hémorragie peut faire tomber la teneur du sang en globules rouges au-dessous de 300.000 par millimètre cube. Il va de soi que, quand on a passé par là, la convalescence doit être fatalement pénible et longue, car ce n'est pas en quelques jours, ni même en quelques semaines, qu'une telle spoliation peut être réparée « par les moyens du bord ».

C'est ici que l'opothérapie, sous les espèces du Globéol, va faire merveille, en remettant artificiellement dans le torrent circulatoire tous les éléments indispensables à la régénération du sang perdu. Le Globéol n'est autre chose, en effet, que du sang, du vrai sang vivant, complet et parfait, avec ses ferments, ses diastases, ses antitoxines, ses stimulines, ses sels métalliques, etc. Globéoliser un anémique, c'est donc lui faire une avance d'hoirie — ou plutôt un remboursement. C'est rétablir le *statu quo ante bellum*.

Peu importe la genèse de l'anémie : le Globéol agit aussi bien dans le ralentissement de la nutrition, ou dans l'intoxication que dans l'hémorragie, puisque, dans tous les cas, il redonne du sang neuf !

Tous ceux qui sont sur le front doivent veiller à ne pas se laisser épuiser, ni anémier. Ils supporteront d'autant mieux toute blessure que leur organisme sera plus résistant : nul tonique ne peut mieux les fortifier, enrichir leur sang, leur donner des muscles que le Globéol. Envoyez à chaque soldat sa provision de Globéol. Rien ne peut leur être plus utile.

Docteur J.-L.-S. BOTAL.

N. B. — On trouve le Globéol dans toutes les bonnes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris (Métro : gare de l'Est). Le flacon, franco, 6 fr. 50 ; la cure intégrale de l'anémie (4 flacons), franco, 24 francs ; pays neutres : franco, 7 et 26 francs.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. l'empereur de Russie, colonel des « Scots Greys » de l'armée britannique, vient d'envoyer à Londres une somme de deux mille cinq cents francs pour être jointe à une collecte qui a été faite au profit des blessés de son régiment.

INFORMATIONS

— Dernièrement, à Nice, a eu lieu un concert de charité, dans la villa de M. et Mme Fernand Prat, au profit de l'œuvre de l'Enfant du Soldat. Le poète Henry de Fleurigny, Mmes Messager et Rostagni, MM. Seveilhac et d'Ariat, M. Roger Gaillard, de la Comédie-Française ; Mmes Mary Christian et Piré, Mlle Blanche de Fleurigny, eurent un grand succès ; le comte Arthur de Gabriac, le baryton mondain, toujours si obligeant pour les œuvres charitables, fut chaleureusement applaudi ; Mme Anna Held dut biffer sa chanson de *Tipperary* ; Mme Edmond Rostand voulut bien apparaître sur l'estrade, avec son bras d'infirmité de la Croix-Rouge, interprétant ses propres vers ; M. Maurice Rostand émut le public dans des fragments de *l'Aiglon*, et Mlle Marcelle Prat fit une apparition. Enfin, drapée de nos trois couleurs, Mme Félicia Litvine chanta *France, Victoire*, du maestro Barbilotti, dont elle a composé les paroles, et termina par la *Marschallaise*.

— Le colonel de cavalerie *Prax*, déjà cité à l'ordre de l'armée le 6 mars dernier, est nommé général de brigade.

— Le père, le fils et le petit-fils auront été généraux sans interruption depuis Napoléon I^{er}.

— Le soldat *Joseph Verdier*, du 34^e régiment colonial, né à Ganges (Hérault), avait été porté comme disparu depuis le 24 août. Sa famille, qui n'avait pu avoir jusqu'ici aucune nouvelle de lui, vient d'être avisée, par la Croix-Rouge de Genève, que ce militaire est prisonnier à Loger-Rastatt-Bader (Allemagne).

— Notre collaborateur, M. Raymond Lestonnat, ancien officier de marine, a fait, dimanche dernier, chez la marquise de La Houssaye, une très intéressante conférence sur « la question d'Orient et la guerre navale dans le Levant ». Cette conférence, faite à l'occasion de l'assemblée de la Ligue des Alliés, était présidée par la comtesse de Castelbajac, présidente de la Ligue.

— Le général commandant la 4^e armée vient de remettre, devant les troupes assemblées, la rosette d'officier de la Légion d'honneur au colonel *Jacquier* (E.-A.), commandant une brigade d'infanterie, dans les termes suivants : « Après s'être montré chef de corps de haute valeur dans la première partie de la campagne, exerce depuis le mois de septembre 1914 le commandement d'une brigade et apporte dans le commandement une vigueur et une énergie qui ne se démentent jamais. Très brave,

paye toujours largement de sa personne. » (Officiel du 13 avril 1915.)

NAISSANCES

— Mme *Béard du Désert*, née Paul de Saint-Victor, femme de l'enseigne de vaisseau, chevalier de la Légion d'honneur et membre de l'ordre de Victoria, vient de mettre au monde un fils qui a reçu le nom d'Olivier.

— Mme *Bertier*, femme du lieutenant directeur de l'école des Roches, a donné le jour à une fille appelée Odile.

NECROLOGIE

— Les obsèques de M. *René de Saint-Marcoux*, membre de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur, ont été célébrées hier, à midi, en l'église Saint-Charles-de-Monceau.

La messe fut dite par l'abbé Guillout et l'absoute donnée par l'abbé Cosse.

A l'issue de la cérémonie, M. Widor, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, a prononcé un discours.

Le corps a été ensuite déposé dans les caveaux de l'église, en attendant d'être dirigé vers la Normandie, où aura lieu l'inhumation.

— Hier matin, ont eu lieu les obsèques de M. *Edmond Seligman*, avocat à la Cour d'appel, commissaire du gouvernement près du 3^e conseil de guerre, 5, avenue Montaigne.

Le deuil était conduit par le frère du défunt, M. Justin Seligman, et par son beau-frère, le capitaine Lang.

L'inhumation a eu lieu au cimetière Montparnasse, où des discours ont été prononcés par M^{re} Henri-Robert, au nom du barreau parisien, et par le colonel Gouin, président du conseil de guerre.

— Une messe sera dite, le vendredi 30 avril, à 10 heures, en la chapelle de la Vierge de l'église Sainte-Clotilde, pour le repos de l'âme du lieutenant *Jacques Armagnac*, décédé le 8 avril, à Munich.

Nous apprenons la mort :

De M. *Melcot*, conseiller honoraire à la Cour de cassation. Les obsèques auront lieu ce matin mardi, à 10 heures, en l'église Saint-Etienne-du-Mont.

De Mme *Chabrières-Arlès*, décédée à Oullins (Rhône). Elle était la fille d'Arlès-Dufour, la veuve de M. Chabrières-Arlès, trésorier payeur général du Rhône, régent de la Banque de France, et la mère de M. Auguste Chabrières, de la maison Chabrières-Borel et Cie, de Lyon, ancien administrateur de la Compagnie des chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée.

De Mme *veuve Marx Hirsch*, née Bach, décédée en son domicile, 37, rue Montholon.

Du chef d'escadron en retraite *Philippe Kymoriet*, décédé à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dans son domicile, 33, rue des Chantiers, à Versailles. Il était le cousin de M. Marius Martin, ancien député.

Du docteur *Jean Babon*, médecin en chef de l'hôpital d'Argenton-sur-Creuse, décédé en cette ville, dans sa quarantième année. Il était le gendre de M. Cluquet, rédacteur au journal *Le Havre*, officier de la Légion d'honneur.

De M^{re} *Henry Gérard*, notaire, décédé à Diarville (Meurthe-et-Moselle). Il était le frère de Mme Félix Tourtel, de Tantonville.

De M^{re} *Louis Fernel*, bâtonnier des avocats, à Tournon (Ardèche).

Du capitaine de frégate *Cosmao-Dumanoir*, commandant en second du *Bouvet*, disparu dans la catastrophe des Dardanelles.

De la comtesse *La Cordon*, née Marie-Pauline-Philomène de Maumigny, décédée au château de la Baine, le 19 avril, à l'âge de soixante-deux ans.

De Mme de *Valdailly*, née de Jousselet, décédée au château du Valdailly (Eure), dans sa quatre-vingt-septième année.

De M. *Julio Labayen*, décédé à Madrid. M. Labayen était le frère du comte de La Quinta de La Enjerada et le beau-frère de M. Miguel Villanueva, ancien président du Congrès des députés.

THÉÂTRES

A l'Opéra. — La matinée qui sera donnée par l'Opéra jeudi prochain s'annonce comme un grand succès avec *Faust*. A la répétition d'hier, tous les artistes ont été parfaits : Mme Bugg, la tendre et dramatique Marguerite ; Mlle Courbière, le joli page, et Mme Doyen, dame Marthe très intéressante ; MM. Lafitte, exquis et vibrant Faust ; Lestelly, étonnant Valentin ; enfin, le diable rouge Gresse, au-dessus de tout éloge, en qui s'incarne si bien le satanique Méphistophélès. Gounod sera donc encore fêté le 29 avril au Trocadéro.

A l'Association des Directeurs de Théâtre. — A la suite de différentes notes parues dans les journaux pour signaler l'insuffisance du nombre des loges mises à la disposition des officiers et sous-officiers au front, l'Association des Directeurs de Théâtre de Paris a voulu s'efforcer de combler cette lacune en rassemblant le plus grand nombre possible de jumelles qui seront envoyées à l'armée. Elle fait donc un pressant appel au public et le prie de vouloir bien l'aider dans la tâche qu'elle s'est assignée en déposant chez les concierges des différents théâtres de Paris qui en donneront reçu les jumelles dont il voudrait bien disposer. Ce dépôt peut être également fait au Jardin de Paris, 1, avenue des Champs-Élysées, siège actuel de l'Association des Directeurs.

MARDI 27 AVRIL

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-23). — A 19 h. 45, *Zaïre*, les *Précieuses ridicules* ; jeudi 29, à 13 h. 1/2, *le Mariage de Figaro* ; samedi, la *Fille de Roland*, la *Marseillaise* ; dimanche, matinée, *Patrie*.

Opéra-Comique (Tél. Gut. 05-76). — Relâche ; jeudi, à 13 h. 30, *Louise*, les *Soldats de France*.

Odéon (Tél. Gob. 11-32). — Relâche ; jeudi 29, en matinée, les *Précieuses ridicules*, le *Menteur* ; Conférence de M. Léopold Lacour ; samedi 1^{er} mai, *Henri III et sa cour* ; dimanche 2, en matinée, le *Chapeau de paille d'Italie* ; en soirée, *Henri III et sa cour*.

Ambigu (Tél. Nord 36-31). — Relâche.

Bouffes-Parisiens. — Relâche.

Châtelet. — Relâche.

Comédie-Royale (Tél. Louvre 07-36). — A 20 h. 45, *Durand et Durand*, vaudeville en 3 actes ; deux heures de fou rire (Aug. Prieur, de Bedts, Alice Weil, Djahia, de Givry et Poggi).

Gaité-Lyrique. — Relâche.

Grand-Guignol. — A 20 h. 15, la *Halte*, le *Bonheur*, la *Délaisée*, la *Première mise*.

Gymnase. — Relâche.

Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 21 h., Enthoven, Marinier, Hyspa, Arnould, J. Deyrmon. *Revue av. Reine Berns*.

Palais-Royal. — A 20 h. 1/4, 1915, revue de Rip.

Porte-Saint-Martin (Tél. Nord 54-53). — Ce soir, à 20 h., et jeudi (mat. et soirée), le *Maitre de Forges*.

Renaissance. — A 20 h. 1/4, Mam'zelle Boy-Scout.

Théâtre Albert-1^{er}. — Relâche.

Théâtre Antoine. — Relâche.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche.

Trianon-Lyrique. — A 20 h. 1/4, l'Oncle Célestin.

Vauceville. — A 20 h. 1/2, la Famille Pont-Biquet.

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30, mat. ; à 8 h., soir., *Celle qui tua*.

GAUMONT-PALACE. — Aujourd'hui, relâche ; jeudi prochain, matinée à 2 heures, soirée à 8 h. : l'Esquade de Filoche ; celle qui tua. Merveilleuses vues en couleurs naturelles. Location 4, rue Forest. Téléphone Marcadet 16-73.

La Bourse de Paris

DU 26 AVRIL 1915

D'une façon générale, la séance d'aujourd'hui a été un peu plus calme que les précédentes.

Quant à la tenue des cours, elle demeure satisfaisante au parquet, notamment, où les différences ne sont pas très appréciables. En coulisse, les valeurs russes ont abandonné quelques fractions, de même les caoutchoutières et la De Beers, cette dernière conservant néanmoins la plus grande partie de ses progrès récents.

Dans le groupe de nos fonds nationaux, le 3 0/0 perpétuel s'inscrit à 72,85, contre 72,75. Le 3 1/2 vaut 91,70, le 3 0/0 amortissable 78,50. Par ailleurs, notons un léger fléchissement de l'Extérieure à 86,50 et du Turc unifié à 63,55. Par contre, l'Italien reprend à 77,45. Parmi les sociétés de crédit, la Banque de France s'améliore à 4,585, le Crédit Lyonnais à 1,080. Sociétés étrangères sans grand changement.

C'est la fermeté qui domine sur nos grands chemins. Le Nord s'inscrit à 1,394, contre 1,390 ; le P.-L.-M. reste à 1,071, l'Orléans à 1,135.

En valeurs diverses, le Rio se tasse légèrement à 1,668. Suez 4,370, contre 4,360.

En banque, on a réalisé la Toula à 1,215, Bakou à 1,480. La De Beers vaut 329, la Malacca 120.

Conférences

Aujourd'hui, au Foyer, 184, boulevard Saint-Germain, les Croates sous le joug magyar, par M. Hirkovitch, avocat, député à la Diète croate, délégué au Parlement de Budapest. Président : M. Ernest Denis, professeur à la Sorbonne.

LA GUERRE

ne doit pas empêcher de se soigner les dents, bien au contraire. Car si l'on est obligé par raison de se priver d'une foule de choses, il ne faut pas négliger sa santé. Et tout le monde sait aujourd'hui que les dents sont un des organes les plus essentiels et que leur bon état est en ne peut plus nécessaire à la bonne santé du corps. Aussi, nous ne saurions trop recommander l'usage du Dentol, l'un des meilleurs dentifrices qui existent. Il a de plus, sur tous ses concurrents étrangers, l'avantage d'être un produit français.

Le Dentol se trouve dans toutes les bonnes maisons vendant de la parfumerie. — Dépôt général : Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris.

Le DENTOL est un produit français. Propriétaires français. Personnel exclusivement français.

CADEAU Il suffit d'envoyer à la Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris, cinquante centimes en timbres-poste, en se recommandant d'Excelsior, pour recevoir, franco par la poste, un délicieux coffret contenant un petit flacon de DENTOL, une boîte de Pâte DENTOL et une boîte de Poudre DENTOL.

Pour se Guérir et se Préserver des

Rhumes, Toux Bronchites Catarrhes Grippe, Asthme

Tuberculose, Refroidissements, Maux de Gorge,

Pour se fortifier les Bronches, l'Estomac et la Poitrine, il suffit de prendre à chaque repas, en mangeant, deux

Gouttes Livoniennes

de TROUETTE-PERRET

Le Véritable flacon doit porter le nom : Trouette Perret.

Flac. 2⁵⁰ et 5⁰⁰. Envoi f^{co} c. mandat adressé à TROUETTE-PERRET 15, Rue des Immeubles-Industriels, Paris.

RÉCLAMEZ-NOUS D'URGENCE

les exemplaires d'Excelsior qui manquent dans votre collection. Nous sommes en mesure de fournir, sur demande, à ceux de nos lecteurs qui ne les trouveraient pas chez certains de nos dépositaires, tous les numéros parus depuis le 1^{er} septembre 1914 et les trois numéros spéciaux remplaçant les numéros d'août épuisés. Joindre par exemplaire demandé : France, 0 fr. 10 ; Etranger, 0 fr. 20.

AGENCE DE VOYAGES

DES RESEAUX D'ORLEANS ET DU MIDI

16, boul. des Capucines (angle de la rue Edouard-VII), à Paris

Il est rappelé au public que les Compagnies d'Orléans et du Midi ont récemment créé de concert une Agence de Voyages, 16, boulevard des Capucines, à l'angle de la rue Edouard VII.

On trouve à cette agence toutes catégories de billets permettant de visiter la Touraine, la côte sud de Bretagne, l'Auvergne, les vieilles provinces du Massif Central, les Pyrénées, le golfe de Gascogne, et de se rendre en Espagne, au Portugal, au Maroc, en Algérie (via Port-Vendres) et dans l'Amérique du Sud.

Le personnel y fournit brochures et prospectus à l'appui des indications pratiques, tant sur les centres de tourisme, les stations balnéaires, hivernales et climatiques de l'Orléans et du Midi, que sur les moyens les plus avantageux pour s'y rendre ou y faire des excursions.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Nos Echos Illustrés



VIEUX BRISCARD ET JEUNE GARDE

L'un a cinquante ans et l'autre quelques printemps. Le petit accompagne l'« aîné » aux tranchées depuis plus de six mois. Ils finiront la guerre côte à côte.



LA CHEVRE DANS LES BRANCARDS

Tous nos frères inférieurs servent la patrie à leur manière. Cette vaillante chèvre blanche a été reconnue bonne pour le service.



**LE CLAIRON
BEL-HADI HAMED**

qui fit prisonnier le général allemand Freise. Grièvement blessé, il reçut la médaille militaire.



IL L'ECHAPPA BELLE !

L'obus allemand éclata si près de lui que le pan de capote en fut tout déchiqueté. L'homme n'eut pas une éraflure et garda le sourire.



COLLABORATION

On voit parfois de curieux attelages, tel celui-ci où un cheval et un bœuf acceptent, sans protester, de collaborer pour le service de l'armée.



PETIT-BRETON CHANGE DE METIER

Il fut champion cycliste au temps de paix. La guerre en a fait un excellent conducteur d'auto sur le front.



LE PAIN DE PAILLE DES ALLEMANDS

— Où vas-tu ?
— Je vais me faire cuire un peu de pain !

(Numero, Turin.)



— Vois-tu, mon vieux, pour être un vrai poilu, faut surtout ne pas avoir de poil dans la main.

(Leo Lechevallier.)



UN DEUIL FAMILIAL

Empoisonné par le pain KK !

(F. Vigne.)